

# *MM* défense de l'Occident

---

**Le réveil de l'Amérique ?**



**Maurice BARDECHE :**

**Une fièvre ondulante : la judéolâtrie**



**Luis Corsi OTALORA :**

**Une crise morale en Colombie**



**H. B. :**

**Le Parti Communiste Ouest-Allemand**



**Christophe DOLBEAU :**

**Sir Oswald Mosley**



**Pierre GRIPARI :**

**Monologue de toile**

---

## ***A nos abonnés***

En raison des restrictions que l'augmentation des prix impose à notre tirage, nous demandons à nos abonnés de bien vouloir régler le montant de leur abonnement dès réception de la bande d'envoi qui leur en indique l'expiration. Il ne nous est plus possible de continuer le service, comme nous le faisons, à des abonnés négligents ou absents pour ne pas interrompre leur collection. Un rappel est envoyé dix jours après la réception du numéro, un second rappel dix jours plus tard. Si vous recevez un rappel après avoir envoyé le montant de votre abonnement, ne prenez pas la peine de nous écrire, c'est tout simplement parce que nous ne pouvons pas relever tous les jours le courrier de notre boîte postale : la rectification est faite automatiquement. En cas de changement d'adresse, joignez trois timbres pour l'établissement d'un nouveau stencil à votre nom. En cas de désabonnement ou de renvoi de nos circulaires, ne manquez pas d'indiquer votre nom et votre numéro d'abonné. Merci.

D. O.

---

# Défense de l'Occident

Revue Mensuelle — Nouvelle Série — 28<sup>e</sup> Année  
NOVEMBRE 1980 — N<sup>o</sup> 178

## SOMMAIRE

- M. B. :  
**Le Réveil de l'Amérique ?** . . . . . 3
- Maurice BARDECHE :  
**Une fièvre ondulante : la judéolâtrie** . . . . . 6
- Luis Corsi OTALORA :  
**Une crise morale en Colombie** . . . . . 19
- H. B. :  
**Le Parti communiste ouest-allemand** . . . . . 28
- Christophe DOLBEAU :  
**Sir Oswald Mosley** . . . . . 35
- Pierre LE VIGAN :  
**Le Nominalisme en question suivi de Une mise au point sur la nouvelle histoire** . . . . . 48
- Pierre GRIPARI :  
**Monologue de toile** . . . . . 54
- 
- CHRONIQUE DES LIVRES, par Jean-Paul ROUDEAU :  
**Le Secret des Francs-Maçons**, par Jacques Ploncard d'Assac (éd. de Chiré) — **Le Chassé-Croisé : la gauche et la droite en France depuis 1789**, par Guy Rossi-Landi (éd. J.-C. Lattès) — **Ferdinand furieux**, par Pierre Monnier (éd. l'Age d'homme) — **La Passion des chrétiens au Liban**, par Dominique Baudis (éd. France-Empire) — **Le Défi soviétique**, par Claude Durand-Berger (éd. Jean Picollec) — LIVRES REÇUS 66
- DOCUMENTS :  
Mort de René Pellegrin :  
**Actualité de Céline : Le temps des Céliniens**, par René Pellegrin . . . . . 77

Nouvelle adresse : B.P. 97, 75962 Paris-Cedex 20 - C.C.P. 65 35 65 Paris

# BULLETIN D'ABONNEMENT

---

Veillez m'inscrire pour un abonnement  
à votre REVUE DEFENSE DE L'OCCIDENT

à partir du N° .....

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

*Signature :*

Prix du numéro . . . . .	12 F.
Abonnements — 1 an (10 numéros) . . . . .	100 F.
Etranger — 1 an (10 numéros) . . . . .	110 F.
<i>Abonnements spécial étudiants, lycéens, travailleurs sans emploi</i> . . . . .	50 F.
Abonnement de soutien . . . . .	200 F.

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal  
adressé à « *Défense de l'Occident* »  
B. P. 97, 75962 PARIS CEDEX 20

## LE REVEIL DE L'AMERIQUE ?

L'Amérique se réveille-t-elle ? La victoire écrasante de Ronald Reagan est-elle une victoire conjecturale, un simple rejet de la direction politique la plus piteuse des Etats-Unis depuis cent ans ou un tournant dans l'histoire récente des Etats-Unis, la rupture avec l'Amérique de l'antifascisme, de l'antiracisme, de la niaiserie humanitaire et du rêve sentimental ? C'est l'avenir seul qui nous dira si ce triomphe est l'effet d'une lame de fond ou une simple péripétie.

Pour l'instant, restons prudents devant ce changement de décor. Dans le monde moderne, un chef d'Etat, quel qu'il soit, ne peut jouer que des variantes dans une partie dont les données essentielles limitent son action. Il est le prisonnier d'une situation : il peut aggraver cette situation ou l'améliorer progressivement, mais il ne peut pas bouleverser les pièces de l'échiquier. Ronald Reagan se trouvera devant les mêmes problèmes que Carter. Il peut les traiter avec un autre style, mais il ne peut pas les faire disparaître. Un président des Etats-Unis n'est que le successeur d'un autre président des Etats-Unis. Il peut donner au lourd navire une dérive nouvelle dont les effets se produiront peu à peu, mais il ne peut faire aucun miracle.

La démocratie américaine restera, sous la direction de Ronald Reagan, une machine lourde, lente à mettre en mouvement, vulnérable, exposée aux sautes de vent de l'opinion

et aux traquenards de *columnists* irresponsables et tout-puissants, freinée de tous côtés. Et elle sera toujours, pour toutes ces raisons, en état d'infériorité stratégique devant un régime autoritaire, capable d'agir vite et violemment, disposant d'un puissant instrument militaire et imposant ses décisions sans qu'elles soient discutées. Les éléments de paralysie persistent d'un côté, l'efficacité est inchangée de l'autre.

La carte du monde que Ronald Reagan trouvera dans son bureau ovale est celle que Carter lui lègue. Une Europe faible, divisée, indécise, apeurée, qui ne deviendra pas du jour au lendemain une Europe énergique, même si la volonté de redressement de l'Amérique parvient jusqu'à elle. Une Afrique en décomposition pour laquelle les Etats-Unis n'ont ni expérience, ni spécialistes, ni solution. Une situation obérée partout dans laquelle tout mouvement brusque est dangereux.

Au Moyen-Orient, rien n'est changé non plus aux causes profondes de l'échec américain. L'alliance d'Israël qui empêche toute politique constructive des Etats-Unis au Moyen Orient est non seulement confirmée par Reagan, mais elle a été solennellement reconduite par des déclarations catégoriques qui font apparaître le nouveau président comme plus israélien encore que le précédent. Ce parti-pris intransigeant annonce donc les mêmes conséquences funestes et les mêmes déboires de la politique américaine dans cette région où se joue la partie sournoise et implacable de la suprématie mondiale.

Enfin, les conseillers qui entourent Ronald Reagan ne sont pas rassurants. La présence du joyeux fumiste « dear Henry » Kissinger et son éventuel retour aux affaires ne semblent pas être le présage d'un renouvellement radical des méthodes américaines.

Ce qu'on peut attendre raisonnablement du nouveau président, c'est qu'il ait le temps, en quatre ans (mais c'est bien court) de redonner aux Etats-Unis la supériorité militaire que Carter leur a fait perdre. Ce redressement, s'il peut se faire, changerait le sens du dialogue avec la Russie

Soviétique et éloignerait le risque d'une guerre mondiale au lieu de le provoquer. Car celui qui déclare qu'il a peur de la guerre attire la guerre, tandis que celui qui affirme qu'il ne craint pas la guerre impose sa volonté sans combattre.

J'aimerais bien croire que l'élection de Ronald Reagan nous montre ce vrai visage de l'Amérique que les rideaux de fumée des politiciens nous ont caché depuis si longtemps. Ce serait une bonne nouvelle pour l'Europe, un signe dans notre ciel obscur, la découverte d'une santé profonde qui nous permettrait d'espérer notre propre guérison. Mais ce vent salubre qui vient de l'ouest balaiera-t-il la peste que la statue de la Liberté a trop souvent répandue sur l'Atlantique ?

M. B.

## ***Une fièvre ondulante :***

# **La Judéolâtrie**

L'édifiant verdict du procès Frédériksen est significatif. L'ahurissant amalgame de considérants énuméré par la télévision montre clairement les limites de ce que nous avons le droit de penser. Ou plutôt le droit de dire. Car il y avait dans ce ramassis de lapalissades un bon nombre de considérations qui sont de consommation courante. Tout le monde ne crie pas « Heil Hitler », mais personne ne croit que la capitulation de l'Allemagne et le partage de Yalta soient des événements dont nous ayons lieu de nous féliciter. La situation dramatique de toutes les nations d'Europe et leur avenir précaire date de 1945, tout le monde en est conscient. Mais le sens du verdict est clair : il nous est interdit de porter un jugement sur notre propre histoire. Ou, du moins, de le faire connaître.

Les commentaires de la grande presse quotidienne ne sont pas moins chargés de sens. Une épizootie singulière a frappé de paralysie toutes les cervelles. Bien qu'il fût clair dès le premier soir (et pour la police surtout qui depuis un mois avait exploré toutes les cavernes de l'extrême-droite et en connaissait tous les secrets), que toutes les pistes étaient possibles à l'exception de la fameuse « piste noire » qui se révélait inconsistante, une unanimité touchante se dégagait : il n'y avait plus qu'un péril qui comptât dans notre Europe désarmée et exsangue, c'était le péril fasciste, et il n'y avait plus qu'un sentiment qui existât dans notre opinion publique déboussolée, c'était son adoration pour l'infortunée « Communauté juive », sel de la terre et Christ des nations.



Cette vague de « judéolatrie » courba toutes les têtes dans la même prosternation aveugle et produisit les déclarations les plus étranges et les plus équivoques. M. Christian Bonnet, ministre de l'Intérieur, s'est-il rendu compte qu'en reprenant à son compte, dans une noble transposition oratoire, le « nous sommes tous des juifs allemands » du *mea culpa* grabataire d'autrefois, il sous-entendait une *hétérogénéité* fondamentale que nous avons tous le devoir de surmonter et que, par conséquent, nous confessions ?

Ce genre de gaffe était tristement souligné par la participation très réticente de l'homme de la rue qui était prêt à défiler pour assurer la percée électorale d'un nouveau « Front populaire », mais qui ne se sentait pas pour autant métamorphosé en un essain indomptable de « juifs français ». Le *Nouvel Observateur* en fit la cruelle expérience en allant interroger des passants et boutiquiers pris au hasard. Il fallut bien convenir que la judéolâtrie qui avait précipité les journalistes dans un agenouillement corporatif unanime, avait épargné le reste de la population qui se montrait, comme d'habitude, ignorante ou indifférente.

Ce fossé profond entre l'opinion commune et le mur des lamentations de la grande presse était décelable, en outre, dans un vocabulaire usuel qu'on n'avait pas la présence d'esprit d'éviter. Car en parlant avec tant de sanglots de la « communauté juive », on mettait le pied sur la peau de banane qui avait fait glisser Raymond Barre et Christian Bonnet. Si l'on doit *distinguer* une « communauté juive », si l'on doit protéger tout spécialement ladite « communauté juive », alors qu'il n'a jamais été question d'une « communauté catholique » ou d'une « communauté protestante », n'est-ce pas reconnaître par une terminologie imprudente une secrète *hétérogénéité* ?

En observant dans quelle direction portaient les coups, on s'apercevait aussi que la judéolâtrie n'est pas seulement une maladie corporative, mais qu'elle est un instrument de destruction. Car la ligne ennemie qu'il s'agissait de pilonner n'était pas cette « internationale noire », à laquelle personne ne croit parce qu'on sait très bien qu'elle n'existe pas,

mais l'équipe du *Figaro Magazine* qui a l'audace de se soustraire, en partie du moins, un conformisme universel et de ne tremper que le bout des doigts dans l'eau bénite de la judéolâtrie. Louis Pauwels ne se promène plus que flanqué de gardes du corps, il est nommément désigné dans les vaticinations des activistes juifs comme le responsable « moral » d'un attentat dont ceux-ci cependant subodorent l'origine toute différente : et pourtant, il est si peu antisémite qu'il a passé la plus grande partie de sa vie à collaborer avec le savant juif Paul Berger qui fut son véritable initiateur, détail qu'on se garde bien de rappeler. La Nouvelle Droite, après lui, s'épuise à répondre que la « communauté juive » lui inspire autant de considération que toutes les autres « communautés » qu'elle regarde comme sacro-saintes. Cette considération, si respectable chez les rédacteurs du *Matin* et du *Quotidien de Paris* qui se sont particulièrement distingués dans le rôle d'accusateurs publics, n'est qu'un alibi suspect pour les galeux et pelés qui se sont installés indûment, comme des squatters, dans un immeuble réservé aux gens de bonne compagnie. Mais la manœuvre est claire : « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. » Certes, l'objectif lointain de l'indignation journalistique est la naissance d'un « vote juif » qui ferait de la « communauté juive » un arbitre des élections présidentielles comparable au vote de New-York aux Etats-Unis. Mais il y a toujours dans une offensive de « petits bénéfiques » qu'il est intéressant d'empocher. Le démantèlement du groupe Hersant est l'un d'eux.



Cette ambition des activistes juifs qui suscite, à la vérité, une sage méfiance chez les dirigeants juifs les plus réfléchis met en relief le péril principal qui menace les juifs de France et qui vient, non pas des mythiques néo-nazis, mais de certains juifs eux-mêmes. Il est singulier que la plupart des juifs ne comprennent pas que le temps le plus heureux pour les juifs dans notre pays fut celui où la popu-

lation française, je veux dire le peuple, n'avait même pas la notion de « juif ». Ce temps a existé et il n'est même pas très lointain. L'affaire Dreyfus n'avait ému que la bourgeoisie cultivée des grandes villes, elle n'avait pas entamé ce dense réseau de la campagne française qui est la chair même du peuple. A Dun-sur-Auron, quand j'étais enfant, on savait que l'affreux Mauger (qui devint plus tard pétainiste) était un « rouge », que le sénateur Lesage qui défilait en criant « Mort à l'Infâme » était un symbole de la laïcité, mais personne n'avait jamais entendu parler des juifs, on ne savait même pas qu'il en existait. Plus tard, au lycée de Bourges, mon meilleur camarade était un juif, et, quand on me l'apprit, ce vocable inconnu n'avait aucun sens pour moi et ne diminua en rien la sympathie que j'avais pour lui. C'est bien plus tard, quand, en 1936, Léon Blum devint président du conseil, malgré les mises en garde du consistoire et des juifs les plus éminents, quand Robert Luzurick, à la même époque, fut candidat à la députation à Saint-Amand Montrond, c'est à ce moment-là seulement que des paysans, des ouvriers, des petits fonctionnaires apprirent qu'il y avait, à côté des francs-maçons qui distribuaient des places de facteur et des bureaux de tabac, une autre sorte de maçonnerie qu'on reconnaissait à la consonnance bizarre des noms et qui, elle, ne distribuait rien du tout. Cette connaissance du juif serait restée, faute de haut-parleurs, sporadique et inoffensive si la puissante presse quotidienne et la radio n'avait pas inondé les campagnes françaises de leur indignation en apprenant au monde que les juifs étaient persécutés en Allemagne par un régime épouvantable qu'on invitait les Français à détester. Dès lors, la précieuse ignorance, le précieux anonymat qui était jusqu'alors, dans l'opinion profonde, celle du peuple, le meilleur palladium des juifs en France, disparut.

Les drames de l'occupation eurent non seulement pour conséquence de faire identifier les juifs, sans que cette découverte provoquât dans les campagnes la compassion à laquelle on voudrait nous faire croire, mais surtout d'installer dans toutes les cervelles d'une manière indélébile, cette notion particulière de « juif » qui était inconnue autrefois.

Et, après la guerre, bien loin de revenir à cette sérénité ancienne, à cette immersion profonde dans la masse qui assurait aux juifs les meilleures conditions de sécurité, on ne parla que des juifs, de leurs souffrances, de leur malheur, de l'amour qu'on leur devait, on les représenta comme des Français plus Français que les autres, ce qui était encore une manière maladroite de dire qu'ils n'étaient pas tout à fait comme les autres, et on construisit en trente ans d'efforts et de répétitions inlassables cette notion d'une « communauté juive » dont nous ne tarderons pas à nous apercevoir qu'elle n'est pas sans inconvénient, et pour les juifs encore plus que pour les autres.

Comment les juifs ont-ils pu perdre le capital de commiseration placée sur la tête de tous les juifs en 1945 ? La réponse, malheureusement, tient en deux mots : par la volonté de vengeance et par les excès de la propagande. Maîtres à peu près absolus de la presse et de la radio par une spoliation administrative, les juifs — non pas les juifs, mais un groupe restreint de sycophants furieux — se firent accusateurs publics et demandèrent — et généralement obtinrent — la tête de tous ceux qu'ils regardaient comme leurs adversaires par des manipulations et des falsifications qui furent, dans un certain nombre de cas, des assassinats habilement perpétrés. Les francs-maçons, plus adroits, refusaient de se salir les mains et Bernard Faye qui avait dirigé leur épuration put s'évader de l'hôpital du Val-de-Grâce. Au contraire, presque toute l'intelligentsia juive barbotta joyeusement dans ce bain de sang et partagea avec les communistes et quelques autres les voluptés ignobles d'une épuration qui souleva l'indignation de tout le pays, y compris une bonne partie de la « communauté juive » si maladroitement compromise par ces excès. La propagande sur les camps de concentration, avec sa littérature obsessionnelle, ses rappels, ses renouvellements, sa palingénésie pendant trente ans n'eut pas seulement pour résultat d'insister sur la spécificité du juif : à mesure que d'autres massacres et même d'autres génocides avaient lieu partout dans le monde, que des millions de victimes innocentes, des millions de persécutés réclamaient une part de notre pitié, cette priorité

de la souffrance des juifs, cette « exclusivité » qui ne mobilisait qu'à leur profit la compassion des spectateurs, fatiguèrent comme des quêtes trop souvent multipliées et parurent même à la longue une canalisation abusive de l'indignation.

Enfin dans les dernières années, l'enthousiasme suscité dans la minorité activiste juive par le fanatisme israélien faisait naître une sorte de « sentiment national juif » assez peu conciliable avec un processus d'assimilation. Cette contradiction était si évidente que le sionisme parut à beaucoup de juifs une greffe dangereuse. Et il est assez étonnant que cette réticence si marquée des milieux juifs influents ait été dépassée récemment par une déclaration du grand rabbin Kaplan, généralement plus prudent, qui contenait, à l'égard de la politique du gouvernement français au Moyen-Orient, une allusion, que, sous l'Ancien Régime, on eût appelé une « remontrance ». Le cœur de la grande presse n'était pas arrêté par de pareils scrupules : il est assez remarquable qu'aucun grand quotidien ne soutienne ouvertement et fermement les options de l'Elysée sur le Moyen-Orient. Y a-t-il un tissu invisible de révérence et d'intimidation qui interdise aux leaders de la « grande presse » toute interprétation intempestive du drame palestinien ? C'est un accompagnement discret, mais un fond sonore commode pour les solistes juchés sur des tréteaux qui réclament bien imprudemment la constitution d'un lobby électoral juif, dont l'efficacité présente est contestable. Mais dont la nocivité future, pour les juifs eux-mêmes, est certaine.

Telles sont, dans l'ensemble, les couleurs du prisme qui peignent la détérioration réelle de la situation des juifs dans notre pays. Les Français sont-ils antisémites ? C'est une question à laquelle aucun sondage ne permet de répondre. On préfère ne pas le savoir. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'il n'est pas d'antisémite qui n'ait son « bon juif », ou ses « bons juifs », distinction méritée à bon droit même par des intellectuels juifs, même par des juifs judaïsants, et, à plus forte raison, par un bon nombre de juifs qui ne savent même pas qu'ils le sont et dont les amitiés et les choix

ne dépendent pas de cette référence. Mais ce qui est certain, ce que prouve l'expérience de chaque jour, c'est qu'il existe un fossé profond entre les partis-pris systématiques de la grande presse et de la radio-télévision et les sentiments réels de la plupart des Français, surtout de ceux qui appartiennent aux milieux populaires. L'URSS expulse ses juifs, les persécute et les décline : ce rejet ne paraît pas décourager Billancourt.

L'antisémitisme des Français, non mesuré et peut-être non mesurable, est latent. Il subsiste, en contraste avec la judéolâtrie révérentielle des media qui ne donnent nullement une image exacte de l'opinion. Autant qu'on puisse le savoir sans enquête scientifique, il est nul dans le « Tout-Paris » entièrement soumis à l'intelligentsia juive, à ses modes et à ses caprices, peu marqué dans la haute bourgeoisie carriériste et snob, très perceptible dans les professions libérales, dans les cadres, dans la bourgeoisie moyenne, encore plus dans certains milieux commerciaux, endémique et dormant, paisible et habituel dans le peuple. Et, avec tout cela, aucun père de famille, en général, n'est envahi par une joie sans mélange, quand Marie-Claude arrive en tenant par la main un timide Salomon frisé et péremptoire.

Est-ce un échec de l'assimilation ? On peut le contester. Il y a tant de degrés de l'assimilation. Et il y a tant de variétés de l'espèce. C'est plutôt une gêne, que les clameurs des activistes juifs, les indignations de la presse, les lois d'exception et les procès irritent au lieu de la faire disparaître. Si les juifs n'avaient pas tant de défenseurs, et si bruyants, la « Communauté juive » ne s'en porterait que mieux : elle ne parviendrait pas à faire oublier qu'il existe des juifs puisqu'on prend soin de l'apprendre aux moindres écoliers avant même de leur montrer à lire une carte de France, mais elle mènerait une vie plus tranquille en méditant, s'il en est temps encore, sur la sagesse du proverbe : « Pour vivre heureux, vivons cachés ».

Peut-être n'est-il plus temps, après tant de fautes, de revenir en arrière. Et, d'ailleurs, les juifs le veulent-ils ? Cette assimilation si précaire, est-ce même leur intérêt de s'y obstiner ?

Le « sentiment national juif » mentionné plus haut a donné une force singulière à une revendication, très minoritaire encore il y a vingt ans et bien plus répandue aujourd'hui, celle qui demande qu'au lieu de *gommer* leur différence, les juifs l'affirment au contraire, qu'ils refusent systématiquement l'assimilation et qu'ils maintiennent, même à l'étranger, même dans la *diaspora* une culture et une identité juive, une *race* juive, que l'assimilation condamne à la disparition. Cette conception cohérente et vigoureuse est tout le contraire de la judéolâtrie du bétail de presse : elle ne mendie pas, elle ne gémit pas, elle s'appuie sur un fait incontestable, solide, durable, et, sous certaine condition, parfaitement tolérable, la *judaïté* qui a permis au peuple juif de traverser vingt siècles de tribulations. Que voulez-vous ? j'aime bien les rabbins, et je ne rugis pas d'indignation quand je rencontre un rabbin bien barbu et bien noir tenant par la main trois jolis petits garçons aux yeux sombres coiffés de la *kipà*. Ces rabbins qui maintiennent sans concession le principe du mariage monogamique, qui ne font pas danser le *rock* dans les synagogues, qui disent leurs prières en hébreu, qui n'acceptent pas l'avortement et ne respectent pas la masturbation m'inspirent plus d'estime que les curés qui se prennent pour Saint-François parce qu'ils portent une salopette.

L'histoire des juifs français montre que la période la plus calme et la plus heureuse pour eux fut celle où ils vécurent en communautés fermées sous la protection d'un statut spécial garanti par un suzerain, le pape d'Avignon pour les juifs du Comtat-Venaissin, le roi de France pour les juifs d'Alsace. La réprobation de l'Eglise n'entraînait aucune persécution contre eux, elle était seulement une excommunication : au contraire, l'antisémitisme commença avec Voltaire au temps où les juifs se mêlèrent aux traitants et aux affairistes. Cette vie retirée des communautés était générale dans la chrétienté, elle n'empêchait ni les relations

commerciales ni les fortunes privées, elles les favorisait au contraire. Les Fuegger en Allemagne reçurent chez eux l'empereur Charles-Quint, les juifs de Venise traitaient avec les princes et le Shylock de Shakespeare n'est nullement une image exacte des grand juifs d'affaires du XVème siècle. Les communautés juives de Russie étaient prospères, les juifs régnaient sur des bourgs d'Ukraine ou de Volhynie, où les bonnets ornés de perles et de thalers des dames juives amusèrent beaucoup Balzac lorsqu'il dut passer tout un jour à Brody pour respecter pieusement l'oisiveté obligatoire de Yom Kippour. Les *pogroms* du XIXème siècle paraissent avoir été un accident très grossi, illustrant surtout des débuts un peu trop précipités et avides dans la séduisante garenne du capitalisme. Les juifs ne souffrirent réellement en Europe que des conversions forcées exigées d'eux en Espagne où ils disparurent ensuite comme nation par suite d'une assimilation poursuivie pendant trois siècles.

Le maintien de cette spécificité juive, est-ce une voie vers l'avenir ? Les Bretons, les Basques, les Corses réclament bien de la république jacobine le retour aux statuts spéciaux que leur avait concédés la monarchie. La difficulté est plus épineuse pour des communautés urbaines fragmentées, étirées, dispersées. Elle est encore aggravée par le fait que la loi ne reconnaît les juifs que comme des adeptes d'une religion et qu'elle se refuse à les regarder comme les membres d'une ethnie et à les recenser comme tels. Mais comment assurer la survie d'une race si on ne la protège pas comme race ?

Ces difficultés sont énormes et on ne voit pas quelle solution politique ou pourrait proposer, au moins dans notre pays. Comment donner un centre autre que culturel à une communauté dispersée ? Comment lui donner des droits et des devoirs que n'accepteront pas des juifs non religieux, intégrés à une communauté laïque ou croyant l'être et refusant toute différence ? Comment susciter une auto-discipline pour éviter la surchauffe professionnelle qui a été à l'origine de l'antisémitisme allemand des années 1930 ? Aucune de ces difficultés n'a été étudiée sérieusement par les intellectuels juifs qui réclament pour leur nation dispersée.



*le droit de survivre, que le droit de vivre mal compris risque finalement d'anéantir ? Y aura-t-il un jour une double descendance juive, se composant d'une part de juifs convertis ou laïques, engloutis dans une masse « multiraciale » comme les Portugais, les Arabes, les nègres arrivés peu après eux, ayant perdu par les mariages mixtes leur identité et même souvent leurs noms patronymiques, exposés, malgré cela, aux rigueurs d'une législation de l'émigration, et, d'autre part, des juifs judaïsants, des juifs pieux, « foun » comme on dit en yiddish, rassemblés autour de leurs rabbins et de leurs synagogues, ayant leurs jurats et leurs échevins, gardant leurs coutumes, leur foi et leur intransigeance.*

Le député socialiste Marx Dormoy avait lancé en 1936 à la Chambre une interruption qui resta célèbre et provoqua beaucoup de commentaires : « Un Juif, s'écria-t-il, vaut bien un Breton ! ». Était-ce une parole prémonitoire, et, sans que son auteur s'en doute, l'ébauche d'une solution ?

Ces perspectives sont chimériques, c'est certain. Mais ces chimères ne sont pas de moi. Elles sont celles de meilleurs esprits, les plus lucides et les plus fermes, des juifs de la diaspora. Or ces îlots où pourront se conserver, se transmettre sans bâtardise leur race, leur langue, leur culture, comment les imaginer sinon comme hétérogènes ? Et comment garantir et rendre durable une hétérogénéité, sans inventer un code de la cohabitation qui fixe ce qu'on peut attendre de celui-qui-est-là et la protection qu'on doit lui assurer ?

Or, ces conditions de la survie *intégrale* définissent si bien le destin d'Israël qu'elles ne s'appliquent pas seulement au Jean-Sans-Terre de l'Alliance répandu à travers le monde, mais qu'elles sont aussi celles qui peuvent seules assurer l'avenir du Jean-Sans-Peur de l'exode qui fait des moulins en Palestine avec son sabre américain.

Car la force ne résout rien que provisoirement. Le volcan sur lequel est construit l'État d'Israël vomira un jour des flammes qui l'enseveliront comme autrefois Herculanium et Pompéi. Condamné à ne jamais faiblir, à ne jamais perdre, Israël joue à la roulette russe. Vaincre, me-

nacer, temporiser, c'est vivre au jour le jour. L'avenir d'Israël est dans un statut de minorité à l'intérieur du monde arabe : la géographie, le peuplement, et finalement l'équipement militaire le disent. Rebecca reviendra un jour sous la tente de Cham, ou pays de Chanaan. Elle n'arrive pas les mains vides. L'alliance d'Israël apporterait au monde arabe non seulement la paix dont il a besoin, mais la technologie, l'adaptation aux outils du monde moderne, l'entregent, les relations, Israël est le complément national de l'ensemble arabe. Ce port cosmopolite ouvert sur le monde du XXème siècle serait pour le monde musulman, si éloigné du nôtre, le port hanséatique qui lui manque pour affirmer son rôle mondial. Israël peut être pour Cham le plus efficace des intendants. Comme la présence parmi nous des rabbins aux noirs chapeaux peut être un sel dans notre univers sans foi : à condition qu'on ne nous le fasse pas avaler de force.

Tout cela n'est pas une histoire d'amour, et, encore moins, comme voudrait nous le faire croire le baragouinant Mgr Lustiger (1) une histoire d'*amour chrétien*. Car la judéolâtrie catholique est encore pire que la judéolâtrie journalistique, cette ratatouille est indigeste pour tout le monde et, de plus, équivoque. L'amour tel que le conçoit Mgr Lustiger, c'est l'amour du Loup pour le petit Chaperon Rouge : il aboutit à beaucoup de premières communions d'adultes qui sont, comme on le sait, les plus édifiantes. Ou, à défaut, à de belles concélébrations, où l'évêque « fera mémoire » du Christ, fils de David, tandis que le rabbin appellera le Messie qu'il attend toujours. Et, après tout, le mariage de l'Eglise et de la Synagogue ne relève-t-il pas de la même bouillabaisse morale que la bénédiction nuptiale qu'on dispense aux invertis ? Laissons donc dans l'armoire aux narcotiques les fraternisations factices. La démographie, c'est plus sérieux que le sentiment.

Maurice BARDECHE.

---

(1) Cf. Article du *Nouvel Observateur*, 20 octobre 1980.

**DOCUMENTS****I. Fable : L'Antisémitisme et le Rabbin.**

L'antisémite dirigeait un service où l'on soignait des diabétiques. Il reçut un jour la visite d'un rabbin accompagné de son jeune fils. Il prescrivit pour l'enfant un traitement à l'insuline. Angoisse du rabbin. On lui avait dit qu'on se servait de porcs pour la fabrication de l'insuline. L'antisémite lui révéla qu'on pouvait se procurer de l'insuline à partir du bœuf : mais c'était compliqué et difficile. Il donna cependant sa parole qu'il ferait tous ses efforts pour en obtenir. Le rabbin parti, l'antisémite confia son embarras à son assistant, un jeune juif très brillant, émigré d'Algérie, dont il avait fait la carrière. Le jeune juif haussa les épaules, c'était un garçon sans préjugés. Il fallut un dialogue énergique pour le persuader. Tout le service grommela de ce caprice, mais se procura finalement cette insuline de bœuf. On soigna l'enfant, on ne revit plus le rabbin. Mais les rabbins ont de grandes oreilles. Un an plus tard, l'antisémite fut invité courtoisement par le gouvernement d'Israël, sans autre explication, à faire un voyage d'agrément qui fut, en effet, fort agréable. L'histoire vécue est plus compliquée que l'histoire qu'on écrit.

**II. Anecdote : Excès de zèle.**

Extrait d'un numéro récent du **Figaro Magazine** :

« Stupeur chez les policiers chargés du maintien de l'ordre, l'autre vendredi, au Palais de justice de Paris. Ce jour-là, **Marc Fredrikson**, dirigeant néo-nazi, comparait devant la 17<sup>ème</sup> chambre correctionnelle. Plusieurs de ses partisans ont été agressés à un contre vingt par des militants de l'Organisation juive de défense (O. J. D.). **« J'ai rarement vu une telle violence, confie un policier qui a été le témoin des incidents. Les fachos ont passé un sale quart d'heure... Leurs agresseurs étaient décidés à tuer. Ils avaient d'ailleurs ce qu'il faut : des cannes de golf en acier, des haches et des couteaux. Heureusement, nous sommes intervenus... »**

« Les policiers ont ramassé les « nazillons » dans un état avancé : l'un avait eu la tête frappée à coups de club de golf, l'autre avait failli être précipité dans le vide, un troisième avait manqué de justesse passer sous une voiture. Extrêmement bien organisé, le groupe des attaquants manœuvrait avec une perfection révélant un entraînement poussé. A tel point qu'un malaise naît dans tous les milieux politiques : **Libération**, le quotidien d'extrême gauche, se demande « **quelles seront les prochaines cibles de l'O. J. D.** ». Cette organisation para-militaire et semi-clandestine qui, depuis un an, multiplie les agressions physiques, inquiète le ministère de l'intérieur. Il y a quelques semaines, **Christian Bonnet** avait donné des consignes pour « casser » ce terrorisme naissant. La tâche des services de police ne sera pas aisée, car les activistes juifs bénéficient de solides appuis politiques. Le nom d'un député de Paris, présent sur les lieux de la bagarre à l'étonnement des habitués du Palais, a été cité à plusieurs reprises.

« Mais les dirigeants du C. R. I. F., le Conseil représentatif des institutions juives, ont donné leur « feu vert » au ministre. Ils re-

prochent en effet à l'O. J. D. de vouloir collaborer activement à la création de milice juives d' « auto-défense ». Ce projet, on le sait, émane du député israélien **Flatto Sharon**, condamné en France à dix ans de prison pour escroqueries et abus de confiance. « **C'est de la provocation, dit-on au C. R. I. F. Et le meilleur moyen de contribuer à la résurgence de l'antisémitisme** ».

### III. Positions. Déclaration d'un mouvement de droite.

Extrait de la **Lettre de la droite**, organe du **Parti des Forces Nouvelles**, n° 18, 15 octobre - 1er novembre 1980 :

« Après l'attentat de la Rue Copernic, on a assisté à une mobilisation sans précédent contre les assassins supposés. Cela est tout à fait normal. Ce qui l'est moins, c'est le fait qu'une telle unanimité ne se révèle pas à chaque fois qu'un acte de terrorisme est commis en France. On aurait aimé que les syndicats et les partis de gauche mobilisent leurs sympathisants contre la tuerie du « Drugstore St Germain » en 1974 (deux morts, trente-quatre blessés), l'attentat du « Boulevard Sébastopol (deux morts, dont une fillette), l'attentat d'Orly, et tant d'autres... Cela n'a pas été le cas... Il est vrai que tous ces attentats portaient la marque du terrorisme international d'extrême-gauche qui, comme le laisserait supposer certaines attitudes, ne serait peut-être pas aussi condamnable que le terrorisme « noir »... »

« Depuis trois années, au sein de l'Eurodroite, le Parti des Forces Nouvelles combat tous les terrorismes, d'où qu'ils viennent, et réclame, à l'échelle européenne, le développement d'une véritable lutte contre les tueurs internationaux.

« Il faut donner à la police les moyens d'être efficace : contrôle plus strict aux frontières, création de brigades spéciales antiterroristes... Mais, si par bonheur, ces mesures étaient rapidement prises par le Gouvernement, que personne ne s'étonne d'entendre la gauche hurler à « l'assassinat des libertés », et se rendre ainsi, une nouvelle fois, directement complice des crimes à venir en empêchant les services de police de faire la chasse aux massacreurs, quels qu'ils soient... »

# Une Crise morale en Colombie <sup>(1)</sup>

En dépit du triomphalisme affecté par la coalition libérale-conservatrice qui nous gouverne en ce qui concerne le coup de force contre l'ambassade dominicaine par les guérilleros du Commando M 19, il est évident que cet événement a joué le rôle de catalyseur dans le processus de dissolution de l'Etat libéral démocratique bourgeois dans ce pays ibéro-américain dont la position stratégique est capitale, bien qu'il ait été dépouillé au début du siècle de sa province de Panama qui se sépara de la Colombie avec l'aide des Etats-Unis toujours défenseurs de la « liberté » des peuples. Pourquoi faut-il donc attacher tant d'importance à une simple opération de banditisme, qui, sous d'autres latitudes, aurait été regardé simplement comme un incident ordinaire de l'actualité politique ?

Tout d'abord parce que l'action du commando M 19 a servi à montrer à la face du monde que, dans cette démocratie qu'on présentait volontiers dans le monde capitaliste comme une « vitrine » hispano-américaine du système démocratique, on vivait dans le mirage de la « souveraineté » de la loi, pendant qu'on torturait dans les prisons pour obliger les gens à se féliciter du régime de la liberté. En présence d'une telle découverte, l'orgueilleuse et méprisante bonne conscience des paroissiens du paradis constitutionnel fut sérieusement ébranlée, événement d'importance capitale, puisque cette bonne conscience qui permettait de supporter les vices du système avait comme principal fondement le respect des « droits de l'homme » et tout spécialement du premier d'entre eux, la protection de l'intégrité physique des personnes.

Ensuite, parce que l'action du commando M 19 porta un coup mortel à la légalité bourgeoise, vu que le président Turbay Ayala, au lieu de s'en tenir au principe que dans cette « vitrine » démocratique, c'est la souveraineté de

---

(1) Le présent article a été écrit quelques mois avant le coup d'Etat militaire du 17 juillet, qui semble bien être le dénouement de la crise morale décrite ci-dessus.

la loi qui règne, sans acception de personne, et de refuser l'échange des prisonniers, en se fondant sur le fait qu'aucun article de la sacro-sainte « Constitution » ne permet une telle négociation, accepta tout au contraire d'engager des négociations semi-secrètes, dans lesquelles on vit les majestueux hauts-fonctionnaires du régime rencontrer sur un pied d'égalité des personnages masqués, pour discuter avec eux entre les ridelles d'un camion découvert installé à portée de fusil des tireurs de l'ambassade. Et, bien que personne n'ait été libéré sur le moment, aussitôt que les cameramen des télévisions internationales eurent tourné les talons, on put constater dans les jours qui suivirent la libération progressive des militants emprisonnés par le pouvoir, capitulation qui illustre parfaitement le conseil ironique de Talleyrand : « Appuyez-vous fermement sur la Constitution, elle finira bien par céder ». Objectivement, il faut avouer que cette attitude piteuse eut finalement un résultat plus efficace que celle qui avait été choisie il y a cent cinquante ans par le roi Ferdinand VII, quand il préféra que l'Espagne perde ses provinces d'Amérique plutôt que de traiter avec des rebelles, procédure qui ne figurait pas dans la Constitution libérale à laquelle il avait prêté serment.

Enfin, c'est avec un éclat de rire que le pays tout entier entendit le chef du M 19, Jaime Batoman Cayon, expliquer que depuis plusieurs mois ses hommes avaient réussi à s'emparer, en utilisant un tunnel, de 5000 fusils gardés par un bataillon de l'armée, puisque le général Camacho Leiva, aujourd'hui ministre de la Défense, avait recommandé au peuple de s'armer contre les maffias.

Ce thème des maffias est devenu l'une des préoccupations centrales dans la réflexion politique en ce pays démocratique, peuplé de 63 % de blanc de vieille souche espagnole qui se sont maintenus à peu près sans métissage depuis le commencement de notre siècle parce que le gouvernement du pays a toujours été entre leurs mains. Bien que les statistiques du futurologue Hermann Kahn aient désigné la Colombie comme l'un des rares pays de ce qu'on appelle le « tiers-monde » qui soit digne d'avoir l'honneur contestable de faire partie de la « société de consumma-

tion », il n'en est pas moins vrai que cette appréciation est illusoire, puisque, selon les chiffres officiels, 23 % seulement des familles ont un revenu comparable à la moyenne du revenu européen (1). Il est singulier que les urnes de cette démocratie exemplaire reçoivent seulement les bulletins de ces 23 % de l'électorat, et que les autres s'abstiennent par manque d'intérêt pour un système dans lequel, au nom de la « liberté », les salariés ne perçoivent que 35 % du revenu national, tandis qu'aux Etats-Unis et dans le reste du conglomérat super-capitaliste, leur part ne descend jamais au-dessous de 65 %.

De ce point de vue, une telle réduction du pouvoir d'achat est en contradiction avec un volume relativement élevé de production : il devrait créer un processus accéléré d'accumulation de capitaux et de stocks. Or, il n'en est pas ainsi parce que la structure agraire et industrielle du pays a été orientée depuis l'origine non pas en fonction de ses propres besoins et priorités, mais en fonction de la réalisation du diagnostic basé sur les sophismes extravagants de la répartition internationale de la production : on acceptait ainsi un processus économique darwiniste de compétence technique en face d'ensembles mieux outillés qui a entraîné une concentration des investissements sur un petit nombre de secteurs privilégiés, marginalisant ainsi un tiers de la population active qui se débat entre le sous-emploi et un chômage total qui atteint 15 % de celle-ci, avec les conséquences qui en résultent automatiquement pour la baisse des salaires et leur réduction au minimum.

D'autres pays de l'Amérique du Sud et du reste du monde ont supporté avec résignation d'être les victimes de cette division du travail et le cas extrême est représenté par l'exemple de l'Inde. Mais en Colombie, c'est le contraire qui s'est produit, car le règne de la spécialisation économique a entraîné une féroce lutte pour la vie, dont le résultat a été de placer le pays en tête des indices de criminalité du monde entier. Certains sociologues attribuent cette consé-

---

(1) *Revista de Planacion y Desarrollo* — Departamento Nacional de Planeacion — Bogota - Octubre y Noviembre de 1977.

quence au fait que ses habitants ont hérité la violence du tempérament espagnol, thèse qui est rendue très contestable par l'exemple actuel du Chili et d'autres pays d'Amérique latine.

Alors, il ne faut plus se servir du seul critère biologique, mais le combiner avec le critère culturel, c'est-à-dire, qu'il faut aborder le problème en regardant l'aspect ethnique comme le caractère extérieur d'un système de sensibilité, ou comme une manifestation visible de la culture dont un peuple est porteur, ce qu'on voit très bien chez nous par la cristallisation qui s'est faite autour du principal groupe humain de Colombie, celui des descendants des Basques qui se disent les hommes de la « race antique ». Une explication de type biologique a été adoptée par Jean-Aimé Stoll, un enquêteur de l'U. N. E. S. C. O. qui voit les racines de la violence en Colombie dans la dégradation du caractère hispanique de la population, mais qui commet l'erreur de considérer ce processus d'un point de vue uniquement biologique (2) : en fait, plus que d'un phénomène de métissage, il s'agit en Colombie d'une continuelle désagrégation spirituelle dont notre histoire donne la clef.

En effet, les événements dramatiques de la guerre d'Indépendance, véritable guerre civile dont il n'est pas possible de retracer rapidement l'histoire, laissèrent des blessures si profondes qu'un fort courant de ceux qui avaient participé à l'insurrection préférèrent rompre avec les hommes de leur propre race et s'engager systématiquement dans une direction contraire à leur tradition, attitude qui commença avec Ospina Rodriguez et Florentino Gonzalez et qui conduit aujourd'hui un Alberto Lleras Camargo, à l'orgueilleux dédain des réalisations de notre passé et de notre race : après quoi il n'hésita pas à se soumettre aux conceptions d'une ploutocratie internationale dont il accepta les lois avec tant de docilité que Jacqueline Kennedy n'hésitait pas à le classer parmi les grands hommes d'Etat contemporains ! C'est ce courant qui avait triomphé, malgré

---

(2) *L'Étiologie de la violencia colombienne* par Jean-Aimé Stoll, Paris 1969, p. 54 y sig (Edit. Genin).



l'existence, depuis les grands noms de Narino et de Zea jusqu'à nos jours, d'un vigoureux combat pour la défense de notre tradition dans un régime de liberté et d'authentique indépendance, attitude admirablement représentée dans les ouvrages de l'ancien président Alfonso Lopez Michelsen. La contradiction entre ces deux directions politiques a été très bien décrite par Miguel Antonio Caro qui a laissé un grand souvenir : « Nous ne nous sommes pas contentés d'imposer notre indépendance à l'Espagne, nous avons voulu nous affranchir aussi de notre hispanité, et comme c'est cependant le sang espagnol qui coule dans nos veines, nous avons répandu ce sang mutuellement pendant un demi-siècle avec une cruauté implacable : ce fut là une erreur funeste » (3).

Dès lors le cosmopolitisme envahit peu à peu les esprits et les institutions, les livrant sans défense à l'invasion d'utopies qui n'étaient même plus appliquées dans leurs propres pays par ceux qui les propageaient. La théorie de la division internationale du travail fit place à un nationalisme économique qui permettait au même moment aux États-Unis de se doter d'un équipement industriel, tandis qu'en Colombie les premières tentatives d'industrialisation étaient étouffées pour faire place à la seule exploitation des matières premières, situation de laquelle nous commençons aujourd'hui seulement à sortir, répondant ainsi à l'inquiétude de Raymond Aron quand il se demande quelles furent les causes de l'enlisement de l'Amérique espagnole dans le chômage, alors qu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle elle avait un niveau de développement supérieur à celui des États-Unis. De même aux institutions de l'Empire espagnol succédèrent les stériles équilibres de pouvoirs si chers à Montesquieu qui entraînèrent l'atonie de notre dynamisme national en nous faisant adopter, au lieu de la générosité de Don Quichotte, les règles utilitaristes de l'égoïsme des démocraties ploutocratiques, si étrangères à nos traditions et à notre génie.

---

(3) *Ideario Hispanico* par M. A. Caro, Bogota 1952, p. 114 (Ed. Instituto Cultura Hispánica).

Au milieu de cette débâcle que provoquait le culte du veau d'or intronisé sur les gratte-ciels anglo-saxons, avait toutefois réussi à survivre le germe de ce catholicisme à partir duquel s'était développé politiquement et spirituellement l'Hispanité. Sa morale avait établi des murailles solides à l'intérieur desquelles se protégeaient les dernières forces vives du génie national. Celles-ci s'en sont allées en poussière, comme les murailles de Jéricho, devant les trompettes du Concile Vatican II qui proclamaient l'avènement d'un œcuménisme, dont les interprétations audacieuses, dans une nation consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, devaient être l'objet des moqueries les plus féroces.

Ainsi les esprits se trouvaient sans défense devant un matérialisme qui se manifestait pour les uns sous la forme du miroir à alouettes de la société de consommation et pour les autres par le mirage de la société sans classes. Devant le spectre de la faim et du chômage, ceux qui étaient les plus dépourvus de toute armature morale suivirent les chemins tortueux de la drogue, les autres ceux de la guérilla marxiste. Il n'est pas inutile de donner quelques précisions sur ces deux itinéraires.

Les guérillas sont très anciennes en Colombie. Elles remontent aux événements postérieurs à la seconde guerre mondiale, à l'époque où les disputes entre les partis de l'actuelle coalition gouvernementale déchaînèrent pendant quatre ans environ une sorte de guerre civile non déclarée dans laquelle chacune des deux factions ennemies se réclamait du respect de la légalité constitutionnelle. Pour assurer leur pouvoir, les « caciques » et les « boss » de chacune des factions s'emparèrent des biens des citoyens sans défense dans les zones où ils établissaient leur domination, en les expulsant au besoin de leur domicile, tandis que les grands chefs des deux factions allaient fraterniser dans des « clubs » élégants. Cette situation prit fin quand le général Gustavo Rojas Pinilla s'empara du pouvoir pendant quelque temps à la tête d'un parti analogue au « poujadisme » français, mais bientôt se constitua contre lui une « sainte alliance » à laquelle les communistes participèrent eux aussi. Comme prix de la victoire, la ploutocratie reçut le droit

de restaurer le culte de la « Constitution », à la condition que celle-ci, comme les souverains anglais, règne sans gouverner, afin qu'une répartition amiable du gouvernement et de ses prébendes permette de fermer les blessures ouvertes par la guerre entre les frères ennemis. Quant aux communistes, on leur abandonna la main-mise sur les troupes de guerilleros que les deux factions avaient constituées pendant leur lutte fratricide.

La ploutocratie avait accepté ce compromis parce que la prolongation des guérillas permettait une prolongation indéfinie de l'« état de siège » et du « régime d'exception » grâce à laquelle on pouvait profiter pendant une longue période des avantages de la légalité sans se soucier des lois constitutionnelles, situation analogue aux pouvoirs extraordinaires qu'Hitler s'était fait accorder par le Reichstag. En échange, on suspendit aussitôt les expéditions militaires au cours desquelles les rebelles se trouvaient pris pratiquement comme dans un piège, opérations ignobles qui avaient amené beaucoup d'officiers nationalistes à donner leur démission, tandis qu'un certain nombre de leurs collègues restaient dans l'armée pour s'adjuger le doublement des années de campagne augmenté de primes multiples. De nos jours, les groupes de guerilleros, comme le balai de l'apprenti sorcier, se multiplient de toutes parts, alimentées par l'inondation du mécontentement.

La voracité de la ploutocratie régnante n'a pas seulement eu pour effet de lui susciter des adversaires : elle a fait naître aussi des rivaux. Beaucoup de malheureux, éperonnés par la misère ou simplement par l'amertume en voyant l'opulence d'une société de consommation dont ils se trouvent exclus, aperçurent la possibilité d'une revanche s'ils se plaçaient sur le même terrain : le trafic de la drogue, facile à cultiver sur un sol fertile et débouchant sur les marchés énormes de l'Europe et des Etats-Unis. La région la plus favorable était celle de la côte atlantique dont la perméabilité était la plus grande en raison de sa position géographique et du fait qu'on trouvait à cet endroit une minorité ethnique de faible enracinement traditionnel, la minorité noire qui représente 8 % de la population locale et une

grande partie des indigènes qui sont restés étrangers à la culture hispanique et forment en Colombie 3 % de la population totale. Des milliers de paysans se sont donc mis à cultiver la coca et la marihuana, et ces cultures s'étendent rapidement à l'intérieur du pays en raison des gains fabuleux qui atteignent aujourd'hui le total de 800 millions de dollars par an (4).

Bien qu'une partie de ces énormes bénéfices soient gaspillés avec une ostentation qui reprobit peu à peu les absurdes fantaisies des magnats américains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on voit aussi, à l'imitation de ceux-ci, les mafias colombiennes accaparer à n'importe quel prix les terres et les propriétés urbaines, en même temps qu'elles s'assurent le contrôle des mécanismes économiques et politiques en achetant massivement les actions négociées en bourse et les votes nécessaires pour obtenir une influence déterminante sur les partis de la coalition gouvernementale, processus dénoncée notamment par de hautes personnalités comme l'ancien ministre Agudelo Villa et le banquier Gonzalez Mosquera, sans que le « système » au pouvoir puisse faire quoi que soit contre les trafiquants quand ils ne sont pas pris en flagrant délit. Tout cela signifie que les institutions-clés de la démocratie capitaliste, qu'elles soient les partis ou les sociétés anonymes, engendrent une société de « mafiosi », étape ultime du matérialisme capitaliste. Résultat qui rejoint la prophétie faite, il y a cinquante ans, par le grand politologue Carl Schmitt, lorsqu'il disait : « On se dégoûtera rapidement de la fiction d'un système majoritaire qui demeure indifférent aux valeurs et à la vérité. *Bientôt la vérité se vengera* » (5). Et c'est encore l'accomplissement de cette autre prophétie formulée par Juan Denoso Cortés, le maître de Carl Schmitt, qui s'écriait : « Quand il n'y aura plus en Occident que deux groupes, ceux des voleurs et ceux des volés, alors, messieurs, son-

---

(4) *Espectador*, Bogota, mayo 17 de 1980.

(5) *Libertad y Legitimidad* par Carl Schmitt, Madrid 1971, p. 154 (Ed. Aguilar).

nera l'heure de la Russie » (6). Et, en effet, aujourd'hui la majorité des guerilleros colombiens s'alignent sur Moscou, et en face d'eux, les groupes de la mafia sont l'image symbolique de la société capitaliste.

Cela signifie-t-il que ceux qui croient en la suprématie des valeurs spirituelles sont encerclés sans espoir entre la peste capitaliste et le choléra marxiste ? Peut-être. En tous cas, dans le cas de la Colombie, a survécu une tradition enracinée dans ce souvenir que Lopez Michelsen nommait la confédération socialiste des Asturies qui s'est incarné en des hommes de notre siècle qui se reconnaîtraient dans un socialisme national ou un fascisme, à l'exemple de M. A. Caro cité plus haut, mais surtout du général Rafaël Uribe dont la fameuse conférence de 1904 sur l'Etat corporatif pourrait avoir été contresignée vingt ans plus tard par Mussolini lui-même. C'est des mêmes principes que se rapprochait le général Rojas Pinilla, dont le régime « poujadiste » fut renversé, mais dont les militants dégoûtés par la ploutocratie allèrent rejoindre dans les rangs de la guérilla les marxistes désillusionnés et constituèrent avec eux le groupe M 19, organisateur et réalisateur de la prise d'otages de l'ambassade dominicaine.

En écoutant leurs revendications, Gerardo Melina, le grand prêtre du marxisme en Colombie, s'écria qu'il s'agissait là d'un groupe d'extrême-droite qui s'exprimait dans le langage de l'extrême-gauche. Et dans l'autre camp, un vieux mais loyal adversaire du mouvement M 19, le général en retraite José Joaquin Matallano, ne cachait pas le parallélisme qu'il constatait entre leurs revendications et beaucoup de celles qu'il voudrait lui-même. L'histoire des années 20 se répètera-t-elle avec des noms nouveaux ? Ce sont les événements qui nous le diront.

Luis Corsi OTALORA.

---

(6) *Liberta e Igualdad* par Kuehnelt-Leddin, Madrid 1963, p. 121-122 (Ed. Rialp).

# **Le Parti Communiste**

## **Ouest-Allemand**

### *Avant-propos.*

Un des phénomènes les plus importants et les moins connus de la vie politique ouest-allemande est incontestablement la remarquable percée de la D. K. P. (Deutsche Kommunistische Partei) ou P. C. allemand d'obédience moscovitaire.

En douze ans d'un travail sérieux, intensif, régulier et méthodique, ce parti a, malgré un environnement sociologique très hostile, réussi à s'imposer sur l'échiquier politique où il apparaît désormais comme une force non négligeable en constante ascension.

Mettant à profit toutes les occasions d'élargir son champ d'action, la D. K. P. a su élaborer une très remarquable politique d'alliances, impulser des campagnes actives et efficaces (contre les interdits professionnels notamment) et progressivement convertir à ses thèses une large fraction de l'aile gauche de la S. P. D. (parti socialiste).

Ce succès de la D. K. P. n'est nullement dû au hasard. Les militants, actifs et disciplinés, sont les artisans de cette réussite et le travail politique réalisé est pour le parti un très sérieux encouragement.

Le 26 septembre 1968, Kurt Bachmann, haut responsable de la K. P. D. (Parti Communiste Allemand) interdit en 1956, tint à Francfort-sur-le-Main une conférence de presse au cours de laquelle il rendit publique une déclaration proposant la création d'un nouveau parti communiste. (Bachmann devait par la suite devenir président du parti lors du 1er Congrès de la D. K. P. d'avril 1969).

Immédiatement après cette conférence, un comité de 5 personnes, élargi par la suite à 9, se mit à l'œuvre et assura l'intérim jusqu'au congrès. Ce politburo n'était en aucune façon composé d'hommes neufs... puisque les 5 membres de l'équipe initiale étaient tous d'anciens responsables du parti interdit. La déclaration du 28 septembre proposait de remplacer l'ancien sigle K. P. D. par un nouveau : D. K. P. C'est de là que date l'actuelle dénomination.

A l'inverse de ce qui est constamment soutenu du côté communiste, le nouveau parti n'a jamais été une création spontanée de la base. Bien au contraire ! Ce qui servit surtout, ce furent les anciennes structures du parti dissous. Grâce à l'appareil — et à partir de lui — le nouveau parti put rapidement se développer.

En effet, dix jours seulement après la conférence de presse de Francfort, tous les Länder étaient pourvus de Comités régionaux, sauf Berlin-Ouest où le parti prit le nom de S. E. W. Fin 1968, on recensait déjà 200 comités d'arrondissement et 59 comités d'entreprise.

Le projet de constitution de parti communiste fut largement soutenu tant par les communistes de R. F. A. que par Moscou ou la S. E. D. de Berlin-Est.

*Le 5ème Congrès de la D. K. P. (Mannheim - 20-22 octobre 1978).*

C'est un total de 814 délégués (dont 239 femmes) que réunit à Mannheim le 5ème Congrès de la D. K. P. dont la date coïncidait presque avec le 10ème anniversaire du parti.

Rassemblant les représentants de quelque 52 partis-frères ou mouvements de libération (dont beaucoup d'origine africaine), le Congrès reçut notamment une délégation du Parti Communiste de l'URSS (P. C. U. S. Conduite par un haut-responsable, Mikhaïl Simianine (secrétaire du C. C. du P. C. U. S.), elle comptait parmi ses membres le Pr W. W. Sagladine, responsable-adjoint de la Section Internationale du P. C. U. S. et s'occupant des P. C. non au pouvoir.

De son côté, la S. E. D. de Berlin-Est avait envoyé une délégation ayant à sa tête Hermann Axen (Secrétaire du C. C. et membre du Politburo) flanqué d'une personnalité de tout premier plan en R. D. A. : le camarade Herbert Häber. Ce dernier, membre du C. C. de la S. E. D., est responsable depuis 1974 de la « Westabteilung » ou « Section Ouest » de ce parti. (La Westabteilung est l'instance qui coordonne tout le travail de subversion à l'Ouest).

Le président de la D. K. P., Herbert Mies, indiqua que le parti comptait 46480 membres, soit 4027 de plus qu'en 1976 (4ème Congrès - Bonn).

Willi Mohn, responsable des finances, donna les chiffres suivants :

Recettes totales — 1976 : 12 638 354 D. M. ; 1977 : 13 348 853 D. M., soit une augmentation de 5,8 %. Comme les recettes de 1970 n'atteignaient que 6062 489 D. M., on notera qu'elles ont plus que doublé en 8 ans.

Bien évidemment, Willi Mohn rejette comme pure calomnie toute allégation à un quelconque financement par la S. E. D. Et pourtant on peut ne pas être convaincu si l'on considère l'activité totale de la D. K. P. et les frais qu'elle implique !

Les thèses soutenues au 5ème Congrès sont la réplique fidèle des thèses russes. La fameuse coexistence pacifique n'est, bien entendu, qu'une autre forme de lutte des classes. C'est ce que confirme par exemple l'ouvrage de W. N. Yegorov « Friedliche Koexistenz und revolutionärer Prozess » (Traduction allemande du Staatsverlag de Berlin-Est, 1972). Yegorov précise bien que la politique de



coexistence pacifique ne vaut que dans la perspective d'une relève du capitalisme par le socialisme.

Même son de cloche dans la « Deutsche Lehrerzeitung » (Berlin-Est, avril 1973). « Pour les communistes, la politique est liée à la certitude de la victoire finale du socialisme dans le monde entier. La lutte idéologique entre les deux sociétés se poursuivra jusqu'à la victoire du communisme dans le monde entier ».

Comme il est naturel, la politique d'alliance tint une place de choix dans ce 5ème Congrès. L'accent fut mis sur la collaboration avec les sociaux démocrates, les chrétiens et les sans-parti. La D. K. P. participe activement aux consultations électorales pour populariser ses thèses et elle se prononce bien évidemment pour la suppression de la fameuse clause des 5 % en matière électorale. (Il faut obtenir du moins 5 % des voix pour avoir des députés).

#### *La D. K. P., troupe de choc de la S. E. D.*

Lors du 9ème Congrès de la S. E. D. de Berlin-Est (mai 1976), un nouveau programme avait été adopté. En politique étrangère, l'accent fut mis sur le soutien à apporter aux divers partis-frères.

Pour l'Allemagne, ces recommandations visaient surtout les très étroites relations politiques, idéologiques, matérielles et opérationnelles liant S. E. D. et D. K. P. Outre le soutien du P. C. U. S. apporté par Simianine, la D. K. P. reçut le soutien de la S. E. D. d'Axmman, preuve manifeste de l'intérêt de Moscou pour le parti-frère de R. F. A.

En février 1979, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, Herbert Mies se vit décerner l'Ordre de Lénine (sur proposition du président du Soviet Suprême de l'U. R. S. S.) ainsi que l'Ordre de Karl-Marx sur proposition d'Erich Honecker. Signalons au passage que le Karl-Marx Orden est la plus haute décoration officielle de R. D. A. Il s'accompagne d'ailleurs d'une somme de 20000 D. M. alors que l'Ordre de Lénine est doté de 25000 roubles.

*La « Westarbeit » de la S. E. D.*

Répétons une fois de plus que, comme ce fut le cas jusqu'à l'interdiction de 1954 — et même après ! — la D. K. P. a toujours été le fer de lance de la S. E. D. de Berlin-Est.

C'est en fait Berlin-Est qui l'a inspirée, dirigée et a pourvu à son soutien financier. En 1978, Mohn indiquait notamment que les ressources totales de la D. K. P. se montaient à 13,4 millions de D. M. mais que lesdites ressources ne suffisaient pas à couvrir les « vastes tâches politiques du parti ».

Compte tenu de la grande activité déployée par la D. K. P., on estime à 100 millions de marks la somme nécessaire pour couvrir les dépenses.

On a d'excellentes raisons de penser qu'en 1978 la D. K. P. a reçu au moins 50 millions de D. M., mais les versements doivent certainement dépasser les cent millions si l'on inclut dans cette somme les dépenses pour les filiales du parti, les organisations cryptos, la presse, les voyages d'étude et les stages de formation des cadres à Berlin-Est.

Les sommes versées en Marks par le grand frère de Berlin-Est viennent de la Westabteilung du Comité Central de la S. E. D. par le biais d'un appareil subversif extrêmement efficace — L'argent parvient à la D. K. P. principalement par le truchement d'entreprises implantées en R. F. A. (filiales d'entreprises de R. D. A. etc...),

Il existe en R. F. A. diverses firmes industrielles dirigées ou contrôlées par l'appareil économique du Comité Central de la S. E. D. Elles occupent de nombreux permanents de la D. K. P. et leur servent de couverture.

Il existait en Décembre 1979, 25 firmes R. D. A./D. K. P. : agences de transports, de voyage ou de publicité, maisons d'édition, imprimeries, etc... dont la plupart touchent, par un biais ou un autre, au commerce Est-Ouest.

Certaines sont les points de passage obligé pour commercer avec le bloc oriental.

Toutes ces firmes servent à alimenter, à des titres divers, la caisse du parti communiste ouest-allemand.

### *Complicités gouvernementales.*

On aurait tort de croire que toute cette activité échappe au « Bundesverfassungsschutz », l'équivalent de notre D. S. T., l'organisme officiel chargé de la lutte contre la subversion.

Au fil des comptes-rendus annuels de cet organisme, on peut suivre cette progressive pénétration de la S. E. D. Il serait oiseux de multiplier les citations extraites des rapports de 1973, 1974, 1975, 1976, 1977 et 1978.

Rien n'est changé en ce qui concerne les étroites relations de type particulier unissant la S. E. D. et la D. K. P., laquelle reçoit directives et soutien de la Westabteilung du Comité Central de la S. E. D. Directives et soutien matériel sont tenus secrets (1977).

C'est Herbert Häber qui dirige toute l'action de la Westabteilung, le ministère compétent pour les actions secrètes à mener en R. F. A. étant le Ministère de la Sécurité de R. D. A. Ce dernier peut s'appuyer sur diverses associations comme la F. D. J., la F. D. G. B. et « International — Informations — und Bildungszentrum » (fondé en 1974).

Interpellé en 1978 par la fraction parlementaire de la C. S. U. sur toute cette activité subversive, le gouvernement s'est contenté de répondre qu'il ne jugeait pas nécessaire de donner des détails sur l'activité subversive de cette Westabteilung.

A quoi est dû ce silence ? Fait-il, lui aussi, partie de la détente ? Une chose toutefois est certaine : la coalition socialo-libérale au pouvoir en Allemagne fait de son mieux pour minimiser l'affaire. De nombreux cadres de Berlin-

Est participant à ce travail politique à l'Ouest voyagent souvent en R. F. A.

Häber lui-même y fait des apparitions régulières, et ceci en qualité d'interlocuteur valable auprès de personnalités ou d'organismes intéressant la S. E. D.

A l'issue de chaque tournée de Häber, examen détaillé de la situation a lieu au siège de la D. K. P. à Düsseldorf et il est suivi de la rédaction de directives

X X X

(Extrait de : « Die D. K. P. und ihre Hilfsgruppen » — Dec. 1979).

## Sir Oswald Mosley :

### *un Anglais dans l' " ailleurs "*

*Une carrière fulgurante.*

Oswald Mosley est né vers la fin du siècle dernier dans une très vieille famille de la « gentry » anglaise, famille d'origine saxonne dont il situe l'arrivée dans le village de Moseley sous le règne du Roi Jean. Après une enfance dans le Staffordshire, il commence son éducation scolaire à Winchester dans une école très traditionaliste, puis entre à 17 ans au Collège Militaire de Sandhurst, le Saint-Cyr britannique. La 1ère Guerre Mondiale éclate, et bientôt, le jeune officier Mosley est affecté en France au « Royal Flying Corps », l'ancêtre de la R. A. F. Blessé lors d'une mission aérienne, il est transféré dans l'infanterie et termine la guerre dans les tranchées, une expérience qui sera pour beaucoup dans sa décision ultérieure d'entrer en politique.

De retour à Londres après l'Armistice, il est, comme tous les combattants de cette guerre, frappé par l'impudence des « planqués » qui (d'après Mosley) « semblent manger, boire et rire sur les tombes de nos compagnons ». C'est à leur vue que naît son projet de construire une société meilleure, sans conflit armé, pour ceux qui ont survécu à l'holocauste de 1914-18. Après quelque temps au Foreign Office et dans les salons de l'establishment londonien, il entre au Parti Conservateur et se présente devant les électeurs de Harrow (Middlesex). Elu à 22 ans, Mosley est alors le plus jeune député de Westminster. Il commence très tôt à refuser de se définir en fonction des partis, et fonde avec d'autres parlementaires, le « New Members Group »,

vite surnommé le « Parti du Centre », une appellation que Mosley complètera ainsi, « le centre dur contre le centre pourri » ! Très vite (on le surnommait « le jeune homme pressé »), il s'oppose au parti conservateur, notamment sur la question irlandaise, et en 1922, il est élu comme candidat indépendant. Il l'est à nouveau en 1923 contre les conservateurs « qui ont trahi les espoirs de la génération de la guerre ». Ses prises de position l'attirent de plus en plus vers la Gauche, et en Mars 1924, il rejoint le dynamique Parti Travailleur. A 27 ans, Mosley est tellement populaire que 70 circonscriptions le demandent ; il entre à la direction du Parti et en même temps adhère à son aile d'extrême-gauche, l'Independent Labour Party (I. L. P.). En Novembre, il défie Neville Chamberlain dans son fief de Birmingham, puis il part aux U. S. A. en voyage d'information (il rencontre plusieurs fois Roosevelt), et revient en 1926 pour se faire élire à Smethwick. Réélu en 1929 dans cette circonscription ouvrière de Birmingham, il entre en Mai de la même année dans le deuxième gouvernement Mac Donald.

Chancelier du Duché de Lancaster, ministre sans portefeuille, Mosley est spécialement chargé des problèmes du chômage. Ses propositions, originales autant que radicales (« Mosley Memorandum »), étant bloquées par la bureaucratie du Labour, il démissionne du gouvernement en Mai 1930 et 10 mois plus tard du Parti (Mars 1931). A cette époque, le nombre des chômeurs en Grande-Bretagne atteint le chiffre énorme de 2.642.000 ! Décrivant les ministères, G. B. Shaw pouvait parler de la « profonde stupidité qui fleurit aux cravates des grandes écoles »...

*L' « ailleurs » se concrétise : le New Party.*

Les débuts de Sir Oswald Mosley, après la rupture avec les grands partis, sont assez désastreux. Le 1er Mars 1931, il fonde avec un groupe d'amis provenant de l'extrême-gauche (Strachey, Nicholson, Allan Young), le New Party. Une première élection à Ashton-under-Lyne donne à son candidat la 3ème place avec 4472 voix, derrière les conservateurs (12420) et le Labour (11005). Diverses défections,

de multiples pressions, et une intense campagne de violence contre le New Party amènent la défaite totale de ses 22 candidats aux Elections Générales : Mosley, qui a tout de même réuni 10000 voix à Stoke-on-Trent, décide l'auto-dissolution du parti. Mais refusant de jeter l'éponge et de céder aux menaces physiques, il crée en Octobre 1932 la « British Union of Fascists » (B. U. F.).

*La « British Union of Fascists ».*

La déception du New Party n'altère en rien l'optimisme et le dynamisme de Mosley qui refuse toujours avec force le système des partis, et refuse après un début de carrière aussi brillant de se retirer pour une « traversée du désert » que seule la violence communiste lui imposerait. L'époque se prête à un élan nouveau pour réveiller la masse britannique que Weber qualifie d'« apathique, passive et inerte ». Et alors que le fascisme continental entame sa période triomphale, la Grande-Bretagne n'a connu que des mouvements plus ou moins folkloriques comme les « British Fascists » (1923), la « Fascist League » ou les « British National Fascists », groupuscules réactionnaires intéressant surtout la grande-bourgeoisie (à l'exception toutefois de l'« Imperial Fascist League » d'Arnold Leese, fondée en 1929). Sir Oswald Mosley et la B. U. F. vont avoir en quelques années un impact assez incroyable.

Le 1er Octobre 1932, Mosley annonce la création de la B. U. F. et la publication de son programme intitulé « The Greater Britain ». La plupart des premiers militants proviennent soit de l'extrême-gauche (Becket, Leaper, Raven-Thomson, Bevan, Scanlon...), soit des ligues (Joyce). Le mouvement se dote rapidement d'un journal « Blackshirt » (qui se transformera en « Action »), d'un quartier général baptisé « Black House » et d'un corps de défense chargé de protéger les meetings contre les perturbateurs... Les propositions de Mosley sont sans ambiguïté : un gouvernement responsable devant le peuple (par référendums), un parlement consultatif élu par les citoyens actifs, un Grand Conseil proposant au Roi le Premier Ministre, et un Conseil des

Corporations contrôlant l'économie nationale. En y ajoutant les discours de Mosley contre les « influences étrangères » et les « cosmopolites », propos qui devaient séduire certains antisémites, la B. U. F. prend une physionomie très voisine des mouvements fascistes continentaux. Si elle rencontre des échos favorables chez les conservateurs traditionnels (Beaverbrook, Rothermere), ceux-ci ne peuvent cohabiter avec les agitateurs prolétariens de l'Est-End qui entourent Mosley (Mick Clarke, Moir, Goulding...), et ils se contenteront de fréquenter le « January Club », un forum intellectuel animé par la B. U. F.

En Juin 1934, Mosley peut réunir à l'Olympia de 15000 à 20000 chemises noires londoniennes en dépit des attaques communistes repoussées manu militari par le service d'ordre. Ce dernier voit ses effectifs grossir au point que le mouvement acquiert une véritable caserne dans Chelsea, avec parcours d'entraînement, dortoirs, mess et cantines. Les chemises noires ont aussi un parc automobile composé de plusieurs camionnettes aux allures de voitures blindées. Les rassemblements de Hyde Park (jusqu'à 100000 personnes) succèdent aux meetings (8000 participants à l'Albert Hall en 1935) et aux marches dans les quartiers rouges. L'armée de Mosley, ses milliers de partisans « moitié soldats, moitié militants », tout cela inquiète le gouvernement et les lobbies bellicistes anti-nazis ; en 1936, le « Public Order Act » interdit les uniformes politiques et confie l'exclusivité du maintien de l'ordre sur la voie publique aux forces de police. Des problèmes financiers ralentissent l'essor de la B. U. F. qui ne peut être présente aux élections de 1935 ; en 1937 néanmoins, elle réalise de bons scores lors d'élections partielles ou municipales (Bethnal Green : 23 % ; Limehouse : 19 % ; Shoreditch : 14 %). Le 16 Juillet 1939, Mosley réunit à Earls Court le plus grand meeting en salle de l'histoire politique britannique, avec au moins 50000 participants, contre la guerre avec l'Allemagne. Mais bientôt les hostilités commencent, et les autorités, s'inquiétant de la propagande anti-belliciste de Mosley, décident la dissolution de la B. U. F. en Juillet 1940. Dès le 30 Mai de cette année, « Action » a du cesser de paraître tandis que le



« Regulation Act 18 B » permettait d'arrêter Sir Oswald (23 Mai 1940), son épouse et environ 800 membres du mouvement. Internés « par précaution » sans qu'on leur reproche quoi que ce soit, les membres de la B. U. F. se retrouvent à la prison de Brixton au sud de Londres, puis au camp de concentration d'Ascot et enfin sur l'île de Man. Formant l'immense majorité des internés, les membres de la B. U. F. ne sont pas les seules victimes du « Regulation Act 18 B » puisque Mosley raconte avoir eu comme voisins de cellule un musicien noir soupçonné d'avoir fait partie de l'orchestre de Berlin, un député conservateur du « Right Club », le Capitaine Archibald Henry Maule Ramsay, et un amiral, Sir Barry Domville, connu pour son antisémitisme et sa germanophilie. La quasi-totalité des prisonniers sera libérée en 1943 sur l'intervention de Churchill, Mosley finira la guerre en résidence surveillée chez des amis.

#### *L'Après-guerre et le retour difficile de Mosley.*

En dépit de nombreuses tracasseries (refus de passeport jusqu'en 1948), Mosley reprend ses activités après un long tour d'Europe qui lui permet de constater les ravages de la guerre en France et en Italie, et rencontrer quelques vieux amis au Portugal et en Espagne (notamment Serrano Suner et Filipo Anfuso). Dès 1946, Mosley et ses amis mettent sur pied des clubs de lecture, une lettre mensuelle, et le 8 Février 1948, ils fédèrent 51 associations en une nouvelle organisation unitaire, l'« Union Movement ». Sir Oswald reprend l'exposition de ses idées dans des meetings publics, conférences, livres (« The Alternative ») ou publications (« The European »). L'ancien bastion de la B. U. F., l'East-End Londonien, réserve encore de fort belles ovations au leader de l'Union Movement qui combat maintenant pour l'Europe. L'Union Movement réunit encore des foules considérables à Manchester et Birmingham, et son candidat à Moorfields réunit 30 % des voix en 1955. En 1959, Mosley se présente aux élections à North-Kensington, un quartier de Londres troublé par des émeutes raciales où il réalise un encourageant 8 %. Dans plusieurs

consultations-tests, les candidats de l'Union Movement réalisent une moyenne de 5 % et en Mars 1962, Sir Oswald participe à une conférence internationale en Italie (Venise) en vue de construire un grand parti européen (avec Jean Thiriart entre autres). A partir de cette date, les violences vont reprendre pour faire taire le chef de l'Union Movement dont les militants sont à nouveau privés du droit d'expression par l'interdiction de leurs meetings et l'ostracisme des grands media. En 1966, Mosley réalise encore un score de 4,6 % tandis que ses amis font une moyenne de 3,7 % ; en 1968, l'Union Movement atteint 20 % à Bethnal Green. Ces résultats placent Mosley tout de suite après le M. S. I. au niveau de la présence électorale. C'est à cette époque que Sir Oswald décide de se retirer de la politique active pour se situer au-dessus des partis, en réserve de l'Europe. Il vit aujourd'hui en France, gardant toutefois le contact avec ses fidèles grâce à des lettres périodiques publiées à Londres par le « Sanctuary Press ». En 1970, son mouvement connaît un petit succès significatif en créant un syndicat contre l'immigration qui attire rapidement de nombreux dockers et débardeurs (Halles de Smithfield). Après s'être brièvement appelé « Action Party », le mouvement a repris son nom originel d'Union Movement, et publie le mensuel « Action » sous la direction de Mr. Jeffrey Hamm, dynamique Gallois qui a succédé à feu Alexander Raven Thomson.

### *La doctrine de Sir Oswald Mosley.*

Il est assez difficile de résumer une pensée aussi féconde, dont les évolutions courent sur plus de cinquante années d'une vie politique aussi intensément vécue, et nos lecteurs nous pardonneront de limiter cette présentation aux pivots essentiels sur lesquels s'est articulé le « Mosleyism ».

Les premières années de sa carrière sont sans doute les moins intéressantes pour les observateurs d'aujourd'hui car ce sont des années de formation durant lesquelles les positions de Mosley suivent le cours des problèmes nationaux britanniques. A noter quand même les campagnes de Mosley,

en faveur de la Société des Nations (dans les années 1920), contre le Traité de Versailles qu'il jugeait porteur des germes d'une nouvelle guerre, contre les violences des « Black and Tans » en Irlande...

Dès la rupture en 1931 avec les partis traditionnels et alors que la crise frappe très durement le prolétariat anglais, la pensée politique de Mosley s'affine et prend un caractère plus original : il fait des propositions en faveur d'une autarcie de l'Empire, idée qui l'amènera plus tard à défendre le projet parallèle d'une union de l'Europe avec le Commonwealth blanc. Il s'oppose donc à toute « décolonisation » (malgré les troubles aux Indes) et préconise un stricte protectionnisme, donnant à son système d'alors le nom d'« impérialisme social ».

Mais c'est tout de même à partir de la création en 1932 de la British Union of Fascists que le « Mosleyism » se singularise tout à fait en introduisant en Grande Bretagne des données idéologiques vraiment nouvelles. Le fascisme est « une renaissance nationale pour ceux qui se sentent menacés par le déclin, la décadence et la mort, et qui sont décidés à vivre, à vivre dans la grandeur », c'est une « explosion contre l'insupportable », un « crédo national qui revêt des aspects différents d'un pays à l'autre ». C'est sur ces prémisses et sous l'influence principale de Spengler que Mosley entame la définition d'un fascisme britannique, seule voie pour agir efficacement contre les maux dont souffrait la Grande-Bretagne (crise du logement, bas salaires, chômage). Au-delà d'un décorum commun, ce fascisme est finalement assez éloigné de ses cousins continentaux : en effet, quelle est l'approche de Mosley ? En premier lieu, il récuse le libéralisme et la falsification de la démocratie qui en découle : « Au moral comme au physique, un homme diffère totalement d'un autre. Ce n'est pas comme le prétendent les socialistes, un problème d'égalité morale ou spirituelle, c'est tout à fait autre chose. Moralement et spirituellement, le balayeur d'une entreprise peut être très supérieur à son patron. La question est de savoir (...) quel est le rôle de chacun !... nous affirmons que certains sont aptes par nature à faire certaines choses, d'autres pas. Et une fois

que vous avez admis cette base, vous récusiez en bloc la conception démocratique ». Cette fausse démocratie, que Mosley baptise « démocratie financière », empêche par le pouvoir de l'argent l'accomplissement de la volonté du peuple : pour l'éliminer, Mosley préconise le « vote professionnel selon le métier, la capacité ou la profession plutôt que le vote géographique. Contre l'égalitarisme chaotique, il se prononce en faveur de l'Égalité des chances, l'appel aux talents, que tout le système éducatif devrait promouvoir.

Inspiré par Spengler, Mosley n'en retient pas les conclusions pessimistes, la « fatalité ultime » que la science moderne, inconnu de l'Allemand, permet d'éviter : « L'union du Césarisme avec la science me semblait l'exigence de l'ère moderne et la réponse à Spengler ». Ce césarisme n'est pas vraiment comparable au « fuhrrerprinzip » italien ou allemand puisque « la volonté (et le talent) de l'individu seul est remplacée par la volonté et la capacité de milliers d'individus disciplinés... ». « Chaque chemise noire est une cellule individuelle d'un césarisme collectif. La volonté organisée des masses (...) remplace celle du surhomme ». Ce nouveau césarisme s'oppose comme aux temps antiques et à Spartacus et aux Patriciens, grâce à une synthèse des meilleures idées de la Gauche et de la Droite : « ...l'ordre, la discipline, qui ont été les attributs de la Droite, nous les marions aux principes de progrès, de changement dynamique que nous prenons à Gauche ».

Mais le césarisme en soi n'est pas une fin, et Mosley refuse d'exiger tous les sacrifices en vue de mettre en place quelques « césars » qui stabiliseront temporairement le pays avant d'être balayés par quelques nouveaux « Spartacus », selon le balancement éternel de l'Humanité. Le fascisme ne doit être qu'un instrument d'efficacité mis au service de la science et, « une fois que vous aurez changé votre système politique et philosophique d'une base transitoire à une base permanente et technique, il n'y aura plus besoin des controverses qui troublent le monde contemporain ». La B. U. F. ne fait qu'émerger « d'un arrière-plan historique, porteuse de certains attributs traditionnels dérivés d'un passé glorieux, mais pour faire face aux problèmes d'aujourd'hui,

armée des meilleurs instruments (sciences, inventions) que cette époque ait jamais fournis à l'Humanité ». Dernière résurrection du césarisme, le mouvement fasciste portera l'Humanité « sur l'autre rive », après quoi il aura rempli sa mission, et « vous n'aurez plus besoin des hommes étranges (...) qui aux jours des combats et du danger, dans les nuits de travail obscur, ont forgé l'outil d'acier grace auquel le monde aura changé ».

Exemple concret de science appliquée en politique, l'« état corporatif » que préconisent en 1934 Mosley et Raven-Thomson. Le corporatisme « envisage, comme son nom l'indique, une nation organisée comme un corps humain. Chacun remplit une fonction comme membre d'un tout, accomplissant une tâche individuelle, contribuant par là au bien-être de l'ensemble ». Certaines de ces thèses corporatistes réapparaîtront sous une autre forme avec Beveridge, les « Joint Committees » et l'« Economic Planning Borad ».

Dans la pratique, on reprochera beaucoup à Mosley son utilisation d'uniformes qui selon lui n'étaient destinés qu'à distinguer amis et ennemis lors des affrontements avec les communistes. Le corps de défense, tant décrié, devait lui permettre de tenir dans le calme parmi les plus grandes réunions d'Europe, mais causer également un tort considérable à la B. U. F., rapidement assimilée aux pires excès du squadriste et des S. A. nazis.

On lui reprochera aussi un antisémitisme virulent qui pourtant n'apparaît ni dans ses discours ni dans ses écrits. Tout au contraire, Mosley taxe l'antisémitisme de « mal stupide » et de folie aux fins ignobles » ; la B. U. F. n'entreprendra aucun contact avec Arnold Leese et s'empressera d'exclure en Mars 1937 William Joyce (le futur Lord Haw-Haw de Radio Hambourg) et une soixantaine de fanatiques. Concernant les théories raciales hitlériennes, Mosley est non moins catégorique : favorable à la défense de la race anglo-saxonne, il se prononce contre tout complexe de « supériorité » et contre toute persécution. Il rejette la législation raciale nazie, qualifiée au passage d'« hystérie », comme tout à fait étrangère à la tradition britannique qui repose sur un

Empire multi-racial. Ces affirmations n'empêcheront par Mosley de rencontrer Hitler (Mars 1935 et Octobre 1936) et Mussolini (cinq ou six fois entre 1932 et 1936), entrevues qui causeront beaucoup de déboires ultérieures au leader anglais alors qu'elles n'avaient pour objectif que la recherche de la paix. (Chamberlain et Lloyd George en firent autant).

*Après le déluge, un nouveau Mosley.*

Le conflit mondial ayant complètement bouleversé les données politiques et économiques, Mosley amorce une révision décisive de ses positions d'avant-guerre : il n'est bien sur plus question de fascisme, l'Empire commence à craquer, il faut des solutions nouvelles.

Ayant toujours perçu la guerre avec l'Axe comme une guerre civile, Mosley se fait très tôt le porte-parole d'une réconciliation européenne : « Il nous faut réaliser que la science a rendu la politique d'avant-guerre complètement caduque. L'idée que je soutiens maintenant est bien au-delà de la machine à vapeur du XIXème siècle. (...) L'union de l'Europe est maintenant nécessaire à la survie de chaque nation de ce continent ». (15 Novembre 1946). Sa grande idée est celle de la « Nation Europe » qu'il présente en 1947 dans « The Alternative » puis défend dans ses discours et dans sa revue « The European ». Elle aboutit en Mars 1962 à la Conférence de Venise qui demeurera sans lendemain à cause de problèmes financiers considérables. Mosley soutient bien sur l'entrée de la Grande-Bretagne, avec les « Dominions », dans le Marché Commun, et demande même un Gouvernement Européen.

Cette « Eurafrique » reposerait sur un système économique « salaires-prix » que Mosley définit ainsi : « Conduire non pas contrôler, telle est la règle de conduite que doit s'imposer le gouvernement de la future Europe. Mais dans cet esprit il n'est nullement nécessaire qu'il aille au-delà de deux tâches principales. La première est de fixer les salaires. La deuxième est de fixer les prix de manière telle que si besoin est, le monopole puisse prévaloir sur les correc-

tifs habituels de la concurrence. En reconnaissant à l'Etat ces deux pouvoirs, on le rend capable de résoudre tous les problèmes ». Complément de cette doctrine, le « socialisme européen » : « Le socialisme européen est la mise en œuvre, par une Europe totalement unifiée, de toutes les ressources contenues dans le continent, en Afrique blanche, et en Amérique du Sud, pour le bénéfice des peuples d'Europe et des peuples de ces deux continents, avec toute l'énergie et le stimulant qu'un gouvernement de l'Europe Unie pourrait donner soit aux entreprises privées soit aux entreprises syndicalistes, soit à toute autre forme d'entreprise industrielle que le pouvoir vigilant et dynamique par sa structure même, jugerait plus efficace, la fin suprême de cette vaste organisation étant l'ascension de la civilisation européenne vers des formes de vie toujours plus hautes ».

Ce socialisme européen n'écarte pas la cogestion et l'autogestion, et parlant de l'entreprise, Mosley peut écrire qu'à la mort de son créateur, « il ne convient pas qu'elle passe sous le contrôle d'une bureaucratie, qu'il s'agisse d'une bureaucratie d'Etat ou d'une bureaucratie privée. L'entreprise deviendra donc la propriété des travailleurs. Ils ont été les compagnons du pionnier. Ils en sont les héritiers naturels et les successeurs. La famille aussi de ce créateur pourrait continuer à diriger l'entreprise, pour autant qu'elle s'en montre capable. Mais quand tout le caractère originel de la firme serait perdu, et particulièrement quand elle serait privée des avantages de la gestion personnelle, la direction et la propriété iraient aux travailleurs, non aux satrapes du socialisme ».

Autour des pivots que nous venons de situer, il ne faut pas oublier les prises de position complémentaires de Mosley. Pour obtenir une paix mondiale stable, il imagine une sorte de « new deal » international qui fixerait trois grandes sphères d'influence, accordant aux soviétiques l'U. R. S. S. et une partie de l'Asie, aux U. S. A. les Amériques du Nord et du Sud, à l'Europe son territoire complet, ses possessions d'outre-mer et l'Afrique. Pour ce dernier continent, Mosley souhaite une doctrine Monroe européenne, le maintien des régimes blancs dans la zone australe et la fin du colonialisme.

Comme autrefois, Mosley rejette l'antisémitisme et le racisme que certains tentent à nouveau de lui imputer au moment du « coup de Suez » auquel il s'oppose. Il précise alors : « Je suis résolument opposé aux intérêts financiers juifs qui entraînent la Grande-Bretagne dans des conflits étrangers, et je les attaquerai toujours lorsqu'ils agissent contre les intérêts de mon pays. (...) Je n'ai jamais attaqué les juifs que pour des raisons déterminées et pour des actions précises, contraires aux intérêts de notre pays ». Il se prononce par ailleurs en faveur d'une patrie israélienne dès 1947 : « Il y a assez de place pour les juifs et les arabes dans la vaste zone du Moyen-Orient ; tout ce qui manque c'est l'union, la volonté et l'énergie pour accomplir la tâche ».

Sur le terrain, l'Union Movement dont le sigle est l'éclair de l'action dans le cercle de l'union, défend les idées de Mosley, souvent sous la menace physique comme à North-Kensington ou lors des meetings de Trafalgar Square. Les amis de Mosley souhaitent donc que soit assuré le droit à l'expression par des moyens appropriés (droit de réponse codifié, police spécialement entraînée pour les manifestations (...)) et que soit garanti l'Habeas Corpus. Leurs programmes successifs comprennent aussi un plan de logement, la lutte contre la spéculation foncière, l'arrêt de l'immigration et le rapatriement d'un bon nombre d'immigrés (thèse défendue en 1954 par Raven Thomson dans « Dominion Status for Britain », longtemps avant Enoch Powell ou le « National Front »), la restauration de la peine de mort et le règlement du problème irlandais (grâce à un éventuel réajustement de frontière et peut-être une réunification de l'Irlande).

Dernièrement transformé, l'« Union Movement » est devenu beaucoup plus un cercle et un laboratoire d'idées qu'un véritable parti, la vedette étant tenue dans ce domaine par un « National Front » beaucoup plus proche dans ses formes de l'extrême-droite continentale la plus classique. Mouvement « mineur » comme ont pu le décrire certains, le Mosleyism est quand même depuis soixante ans l'un des phénomènes les plus curieux et les plus attachants de la vie politique britannique. Son leader, qui aurait pu devenir



Premier Ministre, Conservateur ou Travailleuse, demeure un homme dont Lors Boothy (entre autres) a pu écrire qu'il avait ce genre de qualités que seuls Lloyd George et Churchill possédaient. « Brillant », « fascinant », « intelligent » sont les épithètes qui reviennent le plus dans les commentaires de la presse britannique concernant l'un des chefs fascistes les plus raisonnables et les plus humains de ce siècle.

Christophe DOLBEAU.

*Bibliographie :*

- « Mosley right or wrong », Lion Books, 1961, London.
- « My Life », Sir O. Mosley, Nelson, 1970.
- « La nation Europe », O. Mosley, Nouv. Edit. Latines, 1962.
- « Fascism » sous la direction de W. Laqueur, Penguin Books, 1979.
- « Encyclopédie Politique, le Fascisme », Ernst Nolte, 1973.
- « The European Right », E. Weber, Los Angeles, 1965.
- « The European », passim.
- « Action », 1970-1980, passim.

Pierre LE VIGAN.

## Le NOMINALISME en QUESTION

suivi de

### Une mise au point sur la nouvelle histoire

La revue *Totalité* n'est pas inconnue aux lecteurs de *Défense de l'Occident*. On sait l'ouverture qu'elle a apporté sur des univers culturels et religieux éloignés de nos horizons habituels. C'est à un important débat qu'elle s'est attaquée aujourd'hui. Puisque sa livraison de l'été 1980 (n° 11) consacre un volumineux dossier à la « nouvelle droite ».

Encore ? diront certains.

Préalable. Sur le fond, il est parfaitement évident que le décorticage des articles consacrés à ce qu'il est convenu d'appeler la « nouvelle droite » n'offre qu'un faible intérêt. Et que le vrai problème n'est pas, par exemple, de savoir ce que l'on doit penser de ce que la nouvelle droite pense elle-même de la sociobiologie. C'est pourtant à une telle démarche que se ramènent nombre de ratiocinations. Mais justement, *Totalité* situe le débat ailleurs. À un niveau supérieur. Et avec plusieurs contributions notables.

Retenons celle de Franco Cardini tout d'abord. Ce professeur à l'Université de Florence présente une analyse très perspicace de la nouvelle droite.

Le contenu même de la pensée « néo-droitiste » nous est connu. Aussi, ce sont les remarques latérales de M. Cardini qui retiendront notre attention. « (...) *Il n'y a pas, écrit-il, de véritable idéologie de la N. D. ; simplement parce que la N. D. en soi, à son tour, n'existe pas, n'étant pas autre chose qu'une abstraction commode que nous faisons pour parler de toute une série de groupes, de journaux, d'initiatives qui procèdent au coude à coude.* »

### Une réalité trop souvent oubliée.

Et quelques contradictions de la N. D. pourraient même être relevées. Comme le traitement changeant réservé à Alexis Carrel dans les écrits néo-droitistes. Il faut voir là, généralement, l'effet d'une descente — fâcheuse pour un groupe culturel si elle s'accroît — dans les arcanes de la polémique. Mais aussi tout simplement la manifestation d'un certain pluralisme de sensibilités, sinon d'opinions : La N. D. n'est une que pour ses ennemis.

Quoi d'étonnant au demeurant dans cette pluralité s'agissant d'une vue-du-monde ouverte — au sens de Popper — et en perpétuel *devenir*. Ce qui n'empêche pas l'existence d'une thématique commune : anti-égalitarisme et critique de la société marchande.

Deuxième remarque que nous suggère Franco Cardini : « Aristocratiquement libertaire », la N. D., aussi nouvelle qu'elle soit à certains égards, retrouve une vieille tension entre deux pôles, qui est typique de la droite radicale française (d'ailleurs, en 1908, la nouvelle droite, c'était l'*Action Française* !). Une confirmation : la N. D. donne une *forme* nouvelle à une démarche idéologique très ancienne.

Troisième remarque : le caractère autonome de la N. D. par rapport aux prises de positions politiques. Pour la N. D. française, bien sûr (1). Mais même pour la N. D. italienne. La revue *Elementi*, sœur italienne d'*Eléments*, bien que comportant dans sa rédaction des militants du M. S. I., de la tendance *Linéa*, « se présente comme une publication étrangère aux schémas, qui n'est pas conditionnée par le parti, ni par le courant auquel adhèrent certains de ses rédacteurs » (Cardini). Impuissance à articuler le politique au culturel ? Nous ne le pensons pas. Plus exactement, refus de confondre les différents espaces culturels et de leur appliquer uniformément le même type d'intervention.

---

(1) Cf. *Intervista con Alain de Benoist*, in *Linéa* n° 9, 1/15 juillet 1979.

L'article de M. Cardini est une analyse non engagée. L'étude de Francesco Ingravalle, *Vérité et puissance dans le néo-nominalisme*, présente, lui, la critique propre des évoliens. On connaît la vieille querelle des universaux. Ou bien les concepts sont en quelque sorte l'essence des choses. *L'essence précède l'existence*. C'est la thèse *universaliste*. Ou bien ils n'existent que dans l'esprit humain. Au plan philosophique : *nominalisme* (ou *existentialisme*). *L'existence précède l'essence*. Les choses préexistent au sens que nous leur donnons. Et qui constitue leur deuxième naissance. Position d'un Sartre ou d'un Alain de Benoist (2). Et, pour la démarche scientifique, position d'un Marx : les concepts sont des détours nécessaires pour penser le réel, mais ils n'ont pas de valeur *en soi*. Novalis : « *Les théories sont des filets : qui les lance pêchera* ». (C'est un autre problème que de constater que la pratique théorique de Marx contredit largement son affirmation de principe. Dans la téléologie marxienne, les concepts se détachent du réel. Et le supplantent).

A la première des conceptions, « *universaliste* », correspond une philosophie de l'être. A la seconde, « *nominaliste* », une philosophie du *devenir*. Deux perceptions du monde qui interfèrent dans les grands courants de pensée, y compris politiques.

Mais cette opposition peut ne pas être perçue comme absolue de part et d'autre. Chez les évoliens, « *universalistes* » très particuliers, on observe la prescience d'une *tradition primordiale*, où l'unique préexistait au pluriel.

Chez les néo-nominalistes, qui débordent infiniment du champ de la N. D., se manifeste la certitude — qu'illustre bien un frontispice de Gourmelin — que, par le haut, les oppositions se surmontent. *Coincidentia oppositorum*. Le devenir n'est-il pas le processus par lequel apparaît de manière éclatante, au sein de ce qui change, ce qui demeure ? Ce qui doit être sera toujours. « Et la paix est au centre du mouvement (Jünger) — dans l'axe de la roue ».

---

(2) Cf. *Le Figaro-Magazine* du 26 avril 1980.

Sur cette équivalence des deux points de vue, laissons conclure Maurice Bardèche : « Certes, je suis pleinement d'accord avec Alain de Benoist et ses amis quand ils déclarent qu'il n'y a pas une culture, mais des cultures qui ont droit à un égal respect. Mais leur système trop rigide les empêche peut-être de voir qu'il y a une *nature des choses* propre à chaque race et à chaque culture, à laquelle nous nous référons instinctivement : autrement dit qu'il y a un *universalisme dans tout nominalisme* ». (souligné par nous, *Défense de l'Occident, Les Silences de la nouvelle droite*, décembre 1979).

\*  
\*\*

« (...) la vérité est indécidable, il n'y a donc pas de conception de l'histoire qui soit plus vraie qu'une autre. Apparaît le problème du choix, qui est plus pragmatique que théorique, entre des conceptions de l'histoire paralysantes et des conceptions de l'histoire dynamisantes. (...) Mais une fois éliminé le problème théorique de la vérité, il n'y a plus ni vrai ni faux, il y a seulement ce qui renforce la vie et ce qui l'affaiblit ». Telle est la perspective de la nouvelle culture de droite.

On en voit la force. On n'en voit guère *que* la force. Et Francesco Ingravalle remarque justement : « Ce n'est pas parce qu'une vision du monde est réconfortante qu'elle est vraie ». Nietzsche : « Il faut ne jamais se demander si la vérité sert à quelque chose, ou si elle peut vous être fatale... » (*L'Antéchrist*).

Exemple : des théoriciens de la N. D. récuse la conception marxiste de l'histoire comme limitant la liberté humaine par des facteurs économiques. Mais ils ne répondent absolument pas à la question de savoir si, dans la *réalité* (et non dans le domaine du souhaitable), la liberté de l'homme est ou n'est pas *effectivement* limitée par le poids des structures économiques. De même que le biologique

conditionne partiellement — et donc limite — le champ de la liberté humaine.

\*  
\*\*

C'est assez montrer que *Totalité* pose des questions de fond. Ce sont justement les questions qui n'ont pas de solutions. Mais ce débat manifeste le dynamisme (du grec *dunamis* : force) d'une nouvelle culture. Que l'on soit ou non de ceux à qui la pensée d'Alain de Benoist est fraternelle.

Pierre LE VIGAN.

*Nouvelle Ecole n° 33 : l'idée nominaliste.*

*Totalité n° 11 : La « nouvelle droite » à la lumière de la tradition.*

\*  
\*\*

## Une mise au point sur la nouvelle histoire

Nous avons souligné dans *Jeune nation solidariste* le caractère positif de ce que l'on nomme la « nouvelle histoire ». Pierre Chatelus en remarquait aussi l'intérêt dans *Eléments* n° 32. Mais en montrant par son analyse même le risque d'une pensée se voulant uniquement culturelle. De la nouvelle histoire, il écrivait : « Une démarche synthétique qui ne peut que rappeler celle de la « nouvelle droite » ». Un rapprochement trop facile. La nouvelle histoire n'est ni marxiste, ni antimarxiste. Elle se veut intégrant les différentes facettes du réel. Aussi, on remarquera que Jacques Le Goff et Georges Duby, deux des « maîtres » de la N. H., ont collaboré à *Aujourd'hui, l'histoire*, ouvrage publié, en 1974, sous la responsabilité des communistes Antoine Casa-

nova et François Hincker, aux « Editions Sociales », celles du P. C. F.

Et un certain courant marxiste, qui n'est pas celui d'Albert Soboul, se sent proche, lui aussi, de la nouvelle histoire. Témoin l'ouvrage de Michèle Bertrand : *Le Marxisme et l'histoire* (éditions Sociales, 1979).

Alors, qu'est-ce à dire ? Qu'il n'y ait plus de raisons d'être antimarxiste ? Parce que somme toute, nous aurions des terrains d'entente ? Non pas. Mais constatons que plus certains marxistes sont intelligents, moins ils sont spécifiquement marxistes. Il y a sans doute un lieu où les grandes théories convergent : par le haut. Ce n'est pas le lieu propre du politique. Mais il doit surdéterminer, en amont, les choix politiques. Ceux-ci s'inscrivent dans un projet, et celui-ci tente de se réaliser par un combat. *Mener un combat exclusivement culturel, c'est introduire l'esprit partisan là où il ne doit pas être. Et refuser de l'introduire là où il doit être : dans le champ politique, dans le champ des prises de positions concrètes pour transformer le réel. Là où, comme dit Cioran « la complaisance pour l'adversaire est le signe distinctif de la débilité, c'est-à-dire de la tolérance, laquelle n'est, en dernier ressort, qu'une coquetterie d'agonisants ».*

Pierre LE VIGAN.

Pierre GRIPARI.

## MONOLOGUE DE TOILE

Je le regarde fixement. Lui me jette, de temps à autre, un coup d'œil acéré, puis revient à la toile, au pinceau, à sa main. Mais c'est MOI qui commande. Il prend — et rend — ce que je lui donne. Je me peins moi-même par lui.

Ce qu'il fait là, plusieurs autres l'ont essayé, mais sans y réussir. J'avais beau leur promettre des sommes folles (je pouvais me le permettre), ils restaient timides, réticents, inhibés... Ils n'osaient pas se donner à moi — car un peintre, comme un écrivain, doit se donner tout entier à son personnage, ou à son objet, s'il veut le réussir... Le résultat, c'est que « je ne passais pas », comme ils disaient... Ils me croyaient pas si bien dire !

Mais avec celui-ci, ça marche ! Il a le savoir-faire, le coup de main, le métier, l'intuition divinatrice... De plus il est fasciné. Je le fascine. Dès à présent je suis là-bas, sur la toile, presque autant qu'ici, sur ma chaise, et je le vois deux fois, de là-bas et d'ici, du point de vue du portrait (sa tête seulement, toute proche, un peu brouillée encore, comme vue à la loupe), et de plus loin, en pied, du point de vue du modèle. Lui-même, je le sais, se sent observé, suivi, couvé, hypnotisé, autant par mes yeux peints que par mes yeux de chair... Quand il aura fini, je serai tout entier là-bas, dans l'image, et ma chaise ne contiendra plus qu'un corps sans vie, une carcasse désertée... S'il savait ce qu'il fait !

Il ne le sait pas, bien sûr, et c'est fort heureux. En revanche, il me comprend : comme tous les gens dont le métier consiste à regarder pour reproduire, il est physionomiste. A mesure qu'il détaille mes traits, je peux suivre, moi, sur les siens, les progrès de la répulsion, du dégoût, de



l'horreur que je lui inspire... C'est on ne peut plus divertissant.

Mais oui, mon gars, déteste-moi bien ! A ce prix tu réussiras ! Accentue même, si tu le peux, la dangereuse mollesse de mes joues, le regard ambigu et faussement rieur qui s'abrite sous l'auvent de mes sourcils... Pose fermement ce menton massif et rapace, modèle cette bouche informe, indécise, menteuse. Précise encore, appuie, je n'y vois nul inconvénient. Fais-moi, si tu le peux, pire encore que je ne suis — mais ce ne sera pas facile ! Parfaitement, tu m'as compris, je meurs dans la haine, et je veux que ma haine survive dans un portrait hanté, pour régner après moi dans cette maison de salaud, sur mon ordure de fils, sur sa garce d'épouse, sur leurs crétins de rejetons...

Me voici aux trois-quarts sur la toile, mon corps vacille sur sa chaise... Imbécile que je suis, j'aurais dû prendre un fauteuil, c'est trop tard maintenant... Raidissons-nous. Ne fermons pas les yeux... Mais oui, peintre mignon, mon regard est horrible, il veut la mort du monde, la mort de tout au monde, excepté toi et moi bien sûr... Car tu dois vivre, toi, pour achever l'ouvrage. Et même je consens que tu vives après, tu travailles trop bien pour mourir. La haine que tu me portes, et que tu caches si mal, te rend digne à mes yeux de la vie éternelle... Là, fais-moi bien affreux, encore une petite touche, ici, sur ma prunelle gauche, je ne m'y sens pas encore... Le pinceau s'approche, grossit, s'insinue sous mes cils, pose un reflet, s'éloigne, se reprend, revient... Ça y est, cette fois, je te vois parfaitement, pas une touche de plus ! Regarde-moi, maintenant, mon artiste adoré, la bouche à demi ouverte, avec une expression de mépris excessif et d'horreur incrédule...

Ce que tu vois, je crois le voir aussi : une face lunaire, une tête de clown rusé, faussement joyeuse, un de ces visages qui peuvent passer d'abord pour sympathiques, mais qui font peur à qui sait lire...

Eh bien, où vas-tu donc ? Ah ! Je devine ! Mon corps a dû tomber de sa chaise, là derrière ! Peu importe, à présent, je n'en ai plus besoin. Mon peintre est passé derrière moi. Puis je le vois revenir, courir d'une porte à l'autre,

avec de grands gestes de bras, d'amples mouvements de bouche... Je suppose qu'il crie, qu'il appelle, mais je n'entends rien. Mon regard vit toujours, mais mon ouïe, elle, est morte à jamais. On ne peut pas tout garder, je le savais, tant pis... De toute manière, c'est mon regard qui agira.

Enfin quelqu'un arrive. Manque de chance, c'est le petit. Il veut, bien sûr, s'approcher, voir, mais le peintre lui barre le passage, dissuasif, embarrassé, presque coupable. Le même jette un coup d'œil sournois en direction de la chaise, pas le moins du monde impressionné... de quoi aurait-il peur ? Je l'ai toujours détesté, il me le rendait bien... Il a envie tout simplement, de voir un peu à quoi ressemble un vieillard mort. Curiosité toute naturelle... Enfin son père arrive, qui le chasse de la pièce. Après quoi les deux hommes disparaissent en courant derrière moi, pour repasser lentement, une minute après, pourtant maladroitement ce qui fut mon corps. Ils sortent, en direction de l'escalier.

Presque aussitôt, voici Maryse qui entre. D'un pas rapide, mais sans affolement, elle va au téléphone, décroche, fait un numéro, appelle... Son visage reste neutre, sa bouche se meut avec sang-froid et précision, chaque mot doit être articulé d'une façon impeccable... Elle non plus n'a pas la moindre envie de me voir ressusciter.

A peine a-t-elle raccroché que les trois enfants surviennent. Ils viennent voir, c'est évident. Maryse leur parle avec douceur et autorité. Même d'ici, je crois l'entendre : grand-père a un malaise, le docteur va venir, allez jouer dans le jardin, ne faites pas de bruit surtout... Mais les gamins s'incrument, posent des questions, insistent... Alors ma bru donne quelques signes d'impatience, le visage se contracte, les gestes deviennent saccadés. Elle sort, pour finir, suivie des deux aînés... Mais le petit Gilles reste en arrière, me regarde, vient à moi, avance un doigt curieux vers mon visage peint... Bas les pattes, petit con ! Ce n'est pas sec ! Il m'obéit, retire son doigt comme s'il s'était brûlé. Il a reçu, comme je l'espérais, le choc de mon regard, la décharge de ma colère. Pour se venger, il me tire la langue, et puis sort en courant. Brave petit ! Je le reconnais pour mon sang ! J'en rirais, s'il m'était encore possible de rire.

Du temps se passe, maintenant, beaucoup de temps, très vite. Cela aussi, je le prévoyais. N'étant plus qu'un regard, je ne suis pleinement conscient que lorsque j'ai à voir. Quand il n'arrive rien, je ne dors pas, je ne m'ennuie pas, mais je survole...

Le soleil est presque couché quand mon fils entre, seul. Il traverse le salon, mais je l'accroche au passage. Il ralentit, s'arrête, hésite, s'approche. Son regard est anxieux, paraît m'interroger. Il me prend dans ses mains, m'approche de la fenêtre, m'observe... Va-t-il me tirer la langue, lui aussi ? Il ne peut pas ne pas deviner le mépris qu'il m'inspire... Mais non : il plisse les yeux, grimace et se met à pleurer... Il m'aimait donc toujours, l'imbécile ? Si tu pouvais te voir ? Tu n'es vraiment pas beau ! Oui, c'est ça, repose-moi et va-t-en, tu m'écœures...

## II

Une nuit a passé, comme un clin d'œil du jour. Cette fois, j'ai devant moi le domestique mâle, avec sa gueule de proxénète, cérémonieuse et stupide. Il me regarde avec onction, me prend avec respect et m'emporte, à bras tendus, dans la salle à manger. L'escabeau est posé contre le mur qui fait face aux fenêtres. La cuisinière est là, elle aussi, plantée sur les deux saucissons qui lui servent de jambes. Le valet monte à l'escabeau, me plaque au mur et parle. Elle répond. Alors il me fait glisser, latéralement d'abord, puis un peu en remontant. Après quoi on m'emporte à la cuisine, on me couche face contre table et on se livre, dans ma nuque, à je ne sais quel trafic... Puis on me remporte dans la salle à manger pour me pendre, je domine la table. De cette façon j'assisterai aux repas de la famille. C'est ce que je voulais.

Dès ce jour, j'y assiste. C'est un peu monotone, car je connais toute la routine. Ce qui pourrait changer (et encore, si peu !), ce sont les paroles, mais je ne les entends pas. Celles que je peux deviner ne sont, bien sûr, pas très originales : Pousse avec ton pain ! Pas tes coudes sur la table !

N'interrompt pas les grandes personnes ! Un peu de vin, s'il vous plaît Marcel ! Oui, Madame, non, Madame, aux ordres de Madame...

J'en profite pour observer mon fils. Il est vraiment répugnant, je me le dis sans parti-pris, ce n'est pas le sentiment paternel qui m'aveugle... Sa gueule est molle, comme la mienne, mais dénuée de caractère, sans ma ruse ni ma méchanceté. Ce n'est pas qu'il soit meilleur que moi, certes non, c'est l'égoïsme en personne... Mais il est trop inconsistant pour être agressif, et cela se voit sur son visage : une sorte de néant jouflu, hypertrophié, expressif comme une paire de fesses...

Même jeu au repas du soir, et là-dessus la nuit passe, comme une tache d'encre sous mes yeux.

Cette fois, c'est le repas d'enterrement, ils doivent revenir du cimetière. On a mis la rallonge à la table, car la famille est réunie : ma fille, mon gendre, mon autre fils l'artiste, et ma sœur également, à qui j'avais interdit ma porte. Ils se sont réconciliés sur mon dos...

Mon vertueux fils m'explique aux invités. Tous les regards se sont levés sur moi. Quelles conneries peut-il leur dire ? Que le peintre avait bien du talent, qu'il a merveilleusement saisi la ressemblance, que grâce à lui je ne suis pas mort tout à fait... Mon gendre, en me regardant, avale de travers, en étouffe à moitié... Malheureusement il se remet, je ne le ferai pas encore crever aujourd'hui... La leçon de choses terminée, chacun repique du nez dans son assiette, on m'oublie peu à peu, on parle d'autre chose... Moi, pendant ce temps, je les surveille, je les maudis en silence, je souhaite qu'ils se sautent mutuellement aux yeux, qu'ils s'étripent, qu'ils se saignent...

Mais, ma parole, ça marche ! Sur un mot de ma fille (qu'est-ce qu'elle a bien pu dire, salope comme elle est ?), sur un mot de ma fille, ma sœur s'est levée d'un bond, elle jette sa serviette sur la table, fait mine de sortir... Mais Maryse s'est levée, conciliante. Mon fils déclame, l'œil humide, me désigne de sa main grande ouverte : des scènes pareilles devant moi, quand la terre est encore fraîche sur ma

tombe... Il les abreuve d'eau bénite, comme à son habitude. A leur place, j'en dégueulerais... Mais tout le monde se rasseoit et remange. Ce n'est pas aujourd'hui qu'ils se tueront encore. Une autre fois, peut-être. Espérons-le.

Après le dessert, les enfants se lèvent. On leur permet de sortir jouer. Les grandes personnes s'attardent, prennent le café, papotent, puis passent au salon. Ils sont tous habillés comme pour l'enterrement de ma vieille, ma vieille que j'ai tuée — en toute légalité, bien sûr ! Mais aussi, comme elle était bête !

Maintenant, ils doivent tenir conseil. Je regrette de ne pouvoir les suivre, cela m'amuserait... La cuisinière et le valet desservent, emmènent le couvert, la nappe... Tout compte fait, je me trouve mieux ici. D'abord, même là-bas, je n'entendrais pas ce qui se dit, je ne pourrais que les voir gesticuler... Et puis, pour ce que je veux faire, la bonne place est ici. L'heure des repas, la table familiale, c'est le lieu, c'est le temps où les haines se concentrent. Rien de tel, pour mûrir un meurtre, que le tête-à-tête bi-quotidien, au déjeuner, puis au dîner. Moi-même, c'est ainsi que l'idée m'est venue, que je réalise aujourd'hui...

J'ai dû rêver longtemps, car il commence à faire sombre. Le petit garçon rentre, celui qui m'a tiré la langue. Il s'assied sur une chaise, face à moi, et me regarde. Décidément, il tient de moi, ce gosse, il ne craint rien au monde... Il ne se rassasie pas de me voir ! Et moi j'en suis ravi, parbleu ! Qui sait si ce n'est pas lui, l'instrument de ma vengeance... ? Donne-toi bien, mon bonhomme, ouvre tout grand les yeux !

Mais revoici cette dinde de Maryse. Elle renvoie le gosse à ses devoirs, à ses jeux, à sa chambre... Mon fils la rejoint presque aussitôt. Les deux époux se parlent, assez longuement, l'air embêté... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ? En tout cas, ce doit être corsé ! Je fais confiance à ma fille, et surtout à ma sœur, pour leur causer tous les emmerdements possibles, et cela ne fait que commencer ! Eux-mêmes, je le prévois, ne feront pas toujours front contre le reste de la famille. Tels que je les connais, ils se déchireront l'un l'autre, avant qu'il soit longtemps. Ils sont faits pour s'entendre à peu près comme le buffle et la tigresse...

Ils sont sortis. Les domestiques reviennent et remettent le couvert. Déjà ! Je ne m'en rendais pas compte quand je vivais encore, mais je m'aperçois maintenant d'une chose, c'est que les vivants ne pensent qu'à bouffer ! Et à chaque fois c'est le même cérémonial : la nappe, les assiettes, les couteaux, les fourchettes, les verres, les serviettes, le sel et le poivre, la moutarde, le dessous de plat, la carafe et la corbeille à pain... A peine est-ce fini qu'on recommence aussitôt ! A la longue, ça devient comique !

Cette fois, c'est la famille restreinte : papa, maman, les gosses. Le petit me regarde encore, mais Maryse, qui s'en aperçoit, le ramène à son assiette : mange ta soupe, ça va refroidir, pas ton nez en l'air... Elle me regarde aussi, distraitement d'abord, et puis très fixement, pendant une seconde. Mais oui, regarde-moi bien, petit chameau ! Je suis là, n'en doute pas, pour vous empoisonner tous ! Elle cesse alors de me regarder pour parler à mon fils. Une courte phrase, rien de plus. Mais lui, plus bovin que jamais, ne semble même pas entendre.

### III

Et ça recommence, ça continue... Les jours, les nuits alternent, les repas s'additionnent. Je vis dans un temps rétréci, rayé de noir et de lumière, comme le cul d'un zèbre. Mon fils a pris un coup de vieux. Est-il possible que je lui manque ? Il est encore plus veule qu'avant, plus lamentable, plus mollusque. Maryse, au contraire, se concentre, devient acide et sèche, comme un citron qui se ratatine...

J'ignore où en est le règlement de la succession, qui ne doit pas être simple, car j'y ai veillé... Mais je constate avec bonheur que les repas de famille deviennent, de jour en jour, plus aigres. Il me suffit de projeter mon attention sur l'un ou l'autre pour que ça réponde aussitôt. Sollicité par mon regard, lui ou elle me regarde, d'un air faussement distrait, se recharge en agressivité, et puis, presque aussitôt, attaque son conjoint, querelle un des enfants ou cherche noise au domestique... Charmante famille !

Combien de jours, maintenant ? De semaines ? De mois, peut-être ? Le clignement des jours et des nuits s'accélère... Entre lui, toujours plus avachi, et elle, toujours plus méprisante et sèche, les enfants se mettent à grandir. C'est la fille, maintenant, qui est devenu leur sujet de disputes. Voudrait-elle se marier ? J'assiste à des scènes homériques, absurdes et grotesques, excessivement mimées, comme les vieux burlesques du cinéma muet. N'étant pas distrait par les paroles, j'apprécie d'autant mieux le ridicule de chaque geste, l'impudence des attitudes, la fausseté des jeux de physionomie. Mon fils, dans le genre, se surpasse, et jamais plus infâme cabot n'a joué de façon plus atroce... La scène se renouvelle, s'aggrave, tourne presque au pugilat... Et puis un jour le domestique met un couvert de plus. Je ne me suis pas trompé, c'est pour le petit ami de Marielle. Il a l'air, Dieu merci, aussi bête que je pouvais le désirer. Le lendemain, Marielle disparaît : elle est partie vivre sa vie. Et puis le domestique disparaît à son tour. Je ne verrai plus sa gueule de patron de mauvais lieu. Il n'est d'ailleurs pas remplacé, et c'est la cuisinière, dorénavant, qui sert à table. Voici donc arrivé le temps des vaches maigres. Ce doit être l'ouvrage de ma fille et de ma sœur. Car le sculpteur, mon autre fils, est bien trop bête...

Après une période de calme, les disputes reprennent peu à peu, mais cette fois-ci avec l'aîné des garçons. De quoi peut-il s'agir au juste ? De ses études ? De sa carrière ? De ses amours ? De nouveau mon fils m'offre un festival complet de ses indignations, désespoirs, invocations, clémences, largeurs de cœur, malédictions, prostrations et sanglots. C'est à la fois Greuze, Dumas fils, Charlie Chaplin et Jean-Paul Sartre. Maryse, toujours très raide, intervient, comme de juste, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, mais toujours avec le même succès : elle ne fait qu'envenimer les plaies. Et le petit Gilles, cependant, me regarde en silence. Décidément, j'aime ce gosse !

Encore un long, un très long pointillé de nuits et de jours sur le fil du temps, comme le tracé d'une frontière sur une carte de géographie... L'aîné, enfin, s'est envolé je ne sais où, et la tablée se réduit à trois personnes. Gilles gran-

dit lentement. Il est trop calme, trop réservé pour que la dispute ait prise sur lui. Si son père ou sa mère l'attaque, il se défend mollement, sans riposter, par pure politesse. Il refuse courtoisement de perdre son sang-froid, et se contente de mépriser distraitemment... Les parents sont furieux, mais ils ne peuvent rien sur ce roc de silence.

Est-ce lui qui va tuer ? Il m'a l'air, en tout cas, d'avoir sa petite idée à lui, de suivre obstinément une voie, mais je ne sais laquelle. Et, plus souvent que les autres, il me croise du regard, comme s'il me prenait à témoin.

Faute d'un tiers à qui s'en prendre, mon fils et ma belle-fille se résignent alors à se disputer entre eux. Ils le font, à présent, sans déclamation ni grands gestes, mais je discerne facilement qu'ils se disent tout ce qu'on peut dire, ou presque, et qu'ils ne peuvent plus se supporter l'un l'autre. Dans la colère à froid, la figure de mon fils devient, non seulement molle, mais défaite, elle se désorganise. On dirait une tête de veau, ballotante et haineuse. Il cherche ses mots, il cherche son souffle, il se déstructure. Je n'ai pas besoin de l'entendre pour deviner que ce qu'il dit lui ressemble : un composé de pose et de rapacité, de veulerie, de bégueulerie et de vulgarité.

Maryse, elle, se ferme à double tour, et ne s'entr'ouvre que pour lâcher, de temps à autre, une courte phrase. Mais elle doit rattraper la quantité par la qualité, car un simple mot d'elle suffit, le plus souvent, pour transformer l'époux en un amas de gélatine furieuse. Et Gilles, pendant ce temps, me regarde toujours.

Un soir, enfin, Maryse me désigne du doigt et lâche quelques paroles. Mon fils, du coup, devient apoplectique et, l'appétit coupé, déserte la table. Restée seule avec l'enfant, Maryse prend alors le couteau à pain et s'approche de moi. Que veut-elle faire, cette garce ? Me transpercer ? Mais, ma parole, on dirait qu'oui ! Eh bien, qu'elle essaie !

Elle monte sur un chaise, me regarde bien en face... Elle ne se rend pas compte, l'idiote, qu'en me regardant ainsi elle se livre, d'elle-même, à ma volonté... C'est bien, ma toute belle, approche, lève ton couteau sur moi... C'était



donc ça, tu veux me tuer, punaise ? En ce cas, lève encore, plus haut, plus haut, trop haut, comme un mauvais acteur qui joue les assassins... Et maintenant, ma jolie, ton talon va glisser sur le cuir de la chaise et tu vas te casser la gueule, mais oui, parfaitement ! Tombe, maintenant, tombe le plus mal possible, sur le couteau, de préférence, mais tout de même ne te tue pas, j'ai encore besoin de toi !

C'est fait. Maryse se relève. Elle s'est coupé à l'avant bras, rien de bien grave. La revoici debout, très digne, assez bonne joueuse, il faut le dire, consciente de sa défaite. Gilles, qui n'a pas bougé, quitte sa chaise à présent, mouille sa serviette et lave la blessure de sa mère avec le vin de la carafe... Tout cela se passe fort discrètement, la cuisinière n'a rien entendu, le mari ne saura jamais...

Noir, blanc, noir, blanc, noir, blanc... Les journées passent encore. Après l'affrontement oral, les rapports deviennent muets. La haine se tait, se concentre, devient le pain quotidien, l'étoffe même de la vie... Mari et femme évitent même de se regarder. Si l'un des deux est dans la pièce et entend le pas de l'autre, je le devine à sa grimace : répugnance, dégoût, répulsion, tout cela se peint en une seconde sur son visage, après quoi il arbore le masque imperméable, hermétique de la haine tranquille, installée à demeure, sereine, presque mystique.

#### IV

Cette fois, nous y sommes. Ce matin, deux gendarmes sont passés devant les fenêtres : guêtres, culottes bleues, tuniques sombres, les poitrines rayées par les baudriers d'or. La cuisinière, qui les guide, leur parle avec animation, toute excitée, toute pâle... Ils sont passés comme un éclair, et je reste seul.

Qui a tué qui ? Et qui est arrêté ? Qui est couché, bien calme et froid, sur un lit du premier étage ? J'attends l'heure du repas, mais nul ne met la table. Donc les enfants doivent être seuls, et manger à la cuisine... La journée passe, la nuit tombe... J'attends impatiemment le jour.

Il vient enfin. La cuisinière entre d'abord et allume du feu dans la grande cheminée. Ça, c'est vraiment nouveau, car mon rapiat de fils ne faisait presque jamais allumer, même en plein hiver. Mais pour qui chauffe-t-on ? Patience, patience...

Enfin je vois entrer ma sœur. Elle a bien vieilli. Ou plutôt mal vieilli, au contraire, mais ça me fait plaisir... Elle s'assied sur une chaise. Arrive ensuite mon jeune fils, l'artiste, élégant, presque chic, il paraît fort à l'aise. Aurait-il du succès, l'abruti ? Mais qui peut avoir envie d'acheter les horreurs qu'il sculpte ? Il parle avec ma sœur, puis tous deux s'interrompent. C'est ma fille qui entre alors, ma fille seule, tout de noir vêtue. Elle a donc eu la peau de son mari, la brave petite ! Eh bien, tant mieux, ça me fait plaisir ! Elle et ma sœur se font un peu la gueule, par habitude, mais se dégèlent petit à petit, et bientôt tous les trois bavardent. Tout cela, malheureusement, ne me renseigne guère. J'attends de voir entrer quelqu'un, ou introduire quelque chose, qui me donne une indication.

La cuisinière revient, remet du bois dans le feu, repart, puis revient derechef, met le couvert et sert enfin le déjeuner. Le petit Gilles entre alors, les yeux rouges, et se met à table avec les grands. Ceux-ci, en sa présence, ont l'air plutôt gêné, surveillent visiblement leurs paroles. On discute, cependant, et sans doute de son sort, car on lui pose des questions, de temps à autre... Le repas fini, tout le monde sort, la cuisinière revient et débarrasse la table.

Comment savoir ? Je suis vengé, je n'en doute pas, mais de quelle manière ? Est-ce mon fils qui a tué sa femme, ou ma bru qui a tué son époux ? Lequel des deux est mort, lequel est en prison ? Et s'ils étaient morts tous les deux, assassinés l'un par l'autre, comme les deux fils d'Oedipe ? Mais non, ce serait trop beau, je rêve... La perspective de rester dans l'ignorance me désespère. Comment demander ? A qui demander ?

Et puis voici que Gilles revient, le petit Gilles, mon semblable en astuce, en réserve, en dissimulation. Si j'essayais de l'interroger ? Il sait ce qui s'est passé, il pourrait

me le dire, ou plutôt me l'écrire, ce serait la bonne manière... Mais quelle idée d'écrire à un portrait !

N'importe. Je tente le coup. C'est lui, ou personne d'autre, car il est le seul, dans toute la maisonnée, qui ait l'air d'avoir compris. Il faut que je trouve moyen, rien qu'en le regardant, de le suggestionner, pour qu'il écrive une phrase sur un bout de papier, et qu'il me la montre.

J'essaie, de toutes mes forces, de capter son attention. J'y arrive. Il me jette un coup d'œil, se détourne, veut sortir... Non, non, petit ! Ne t'en va pas, viens par ici, près de ton grand-père... Tu n'as pas peur de lui ? Il t'aime bien, ton grand-père ! C'est ça, regarde-moi, approche. Qui a tué, dis-moi ? Et qui est la victime ? Tu ne veux pas écrire ? Au moins dis-le, sois gentil... Oui, c'est cela, monte sur la chaise et parle... Articule bien, surtout : *père* et *mère* se ressemblent, sur des lèvres humaines, et de même *papa* et *maman*... Mais si tu prononces bien, je lirai sur ta bouche...

Mais qu'est-ce que tu fais donc ? Tu me décroches du mur ? Pourquoi ? Tu veux donc m'emmener quelque part ? Ah, mais j'y suis ! C'est toi qui as raison, parbleu ! Tu veux me monter à l'étage, n'est-ce pas ? Pour me montrer le mort, ou la morte... C'est en effet beaucoup plus simple que d'écrire... Eh bien, emmène-moi, mon gars !

Il me tient sous son bras, le petit chenapan, je n'ai plus sous le nez que les motifs géométrique de son tricot écosais. Brave même, va ! C'est encore toi le plus malin !

Mais quelle lumière, tout à coup, qui flageole et m'aveugle ! J'ai le nez sur une branche et je vois rouge, rouge... Ah, le petit con ! Il m'a jeté au feu ! Et moi qui lui faisais confiance !

Bien sûr, il fallait bien finir, un jour ou l'autre... Je me fiche de mourir, je ne souffrirai pas, mais mourir sans savoir... Regarde-moi seulement, fils d'assassin, que je devine... Mais je ne vois plus rien. Une flamme blanche, éblouissante, explose devant mes yeux, m'enveloppe, me dévore... Et je ne sais pas, je ne sais toujours pas, je ne saurai jamais...

## CHRONIQUE DES LIVRES

Jacques PLONCARD D'ASSAC, « LE SECRET DES FRANCS-MAÇONS », Editions de CHIRE, 263 pages. (1)

Depuis quelques années, la Franc-Maçonnerie monte au front à visage découvert sous la bienveillante protection de Valéry Giscard dont certains pensent qu'il éprouverait une particulière sympathie pour les fils d'Hiram (2). En tout cas son entourage en est truffé et les initiés se proclament comme tels, haut et fort. Il est donc plus que temps de dénoncer leurs manœuvres et leurs buts.

Dans son « Secret des Francs-Maçons », Jacques Ploncard d'Assac étudie leur action tout au long de l'Histoire avec la rigueur intellectuelle à laquelle il nous a habitués et, grâce à une documentation impressionnante difficilement réfutable, il analyse leurs ambitions destructrices.

Tous les historiens honnêtes s'entendent pour reconnaître que la Révolution française est la principale conséquence d'un long travail de sape de la Maçonnerie contre les institutions politiques et religieuses tout au long du XVIIIème siècle. Par sa grande habileté et aidée par la décadence de la société, elle réussit à s'introduire dans tous les milieux influents, qu'il s'agisse de la bourgeoisie, mais surtout de la noblesse et du clergé séculier. Citant Bernard Fay, grand spécialiste de la question, Jacques Ploncard d'Assac rappelle que le duc d'Orléans, Mirabeau, La Fayette, les Noailles, etc... désertèrent leur ordre « et finirent par perdre leur fortune, leur rang et leur tête. Tous étaient franc-maçons ». Ce « suicide maçonnique de la haute noblesse » vaut pareillement pour le clergé qui, malgré les interdits et les foudres de Rome, comptait environ deux

---

(1) Chiré-en-Montreuil - 86190 VOUILLE.

(2) Cf. N° spécial de « Lecture et Tradition » : « GISCARD ET LES FRANCS-MAÇONS ».

mille prêtres affiliés à la secte. Et là aussi, beaucoup durent compter les marches qui conduisaient à l'échafaud.

Car en effet, étant école du doute, c'est pourquoi terrible destructrice, elle est inapte à construire » et ne peut s'achever que dans la négation du principe de l'ordre naturel. Le but de noyautage de la Franc-Maçonnerie est bien précis et sans équivoque. Ainsi le Convent de 1928 indique la marche à suivre : « Je nous vois parfaitement constituer discrètement les cadres des grands organismes politiques et sociaux, et cela pour une double raison : d'abord pour en être le cerveau inspirateur, puis pour assurer le contrôle sur l'exécution ». C'est exactement ce qui s'est passé avec la loi sur l'avortement votée d'abord pour cinq ans, puis d'une manière définitive avec obligation pour chaque hôpital de posséder son avortoir, la clause de conscience ne jouant plus. Dans cette loi voulue à tout prix par la maçonnerie, on trouve bien cette « double raison » : l'inspiration et le contrôle de l'exécution.

Mais ne nous arrêtons pas en si bon chemin et poursuivons cette lecture édifiante. « Nous arriverons à persuader et à convaincre en instillant sans répit dans la société que nous pénétrons, les principes de notre doctrine et en nous insinuant nous-mêmes peu à peu, mais avec tenacité. »

Tout est dit et tout s'explique.

Le grand maître du Grand Orient de France, Roger Leray, est reçu officiellement par le président de la République (3) ; le R. P. Riquet n'en finit pas de chanter les louanges des fils de la Veuve ; Mgr Bugnini s'est assez bien tiré d'affaire même s'il a maintenant en face de lui quelques ayatollahs particulièrement excités. Bref, jamais la conjuration maçonnique n'avait obtenu de tels résultats avec autant de facilité. L'infiltration a bien joué.

En attendant la suite des événements, je vous conseille de lire l'ouvrage de Jacques Ploncard d'Assac car il nous aide à comprendre tout ce qui se trame dans les coulisses des pouvoirs apparents.

Jean-Paul ROUDEAU.

---

(3) Cf. « Le Figaro » du 21 mars 1980.

Guy ROSSI-LANDI, « LE CHASSE-CROISE : La Gauche et la Droite en France depuis 1789 », Editions J. C. LATTES, 200 pages.

Ecrire un essai sur la droite et la gauche en France depuis 1789 sans crouler sous le poids de l'analyse pontifiante des statistiques souvent contestables, semblerait être un pari difficile à tenir. Mais le faire avec humour et subtilité ne peut que relever du défi.

L'ouvrage de Guy Rossi-Landi est un mélange de paradoxes où la droite et la gauche se heurtent, où chacune selon les moments, se vole les gestes et les mots de la politique avec le souci de faire du neuf. Tout au long de ces deux cents pages, l'auteur s'attaque avant tout aux schématisations arbitraires qui font merveille chez les politologues de tout bord plus habitués aux raisonnements dualistes qu'à l'étude de l'histoire ou même à la simple observation de la vie publique. L'idée centrale de cet essai est que fanatisme et sectarisme se trouvent dans les deux camps, à part égale, de la même manière que peuvent s'y trouver parfois quelques qualités indispensables à un sain gouvernement de la Cité.

Mais les idées révolutionnaires ont brouillé toutes les cartes en érigeant en principe la notion de lutte des classes qui prétend que la soi-disant victime doit se dresser contre ses prétendus oppresseurs même si en fin de compte, on admettait que l'argent ne faisant pas le bonheur n'était pas toujours du côté où il voudrait paraître. L'insolente richesse de quelques-uns n'excuse pas les provocations bancaires de quelques autres. « L'argent n'est depuis fort longtemps ni à droite, ni à gauche. Pour maintenir ses privilèges, il s'est alternativement servi de la gauche et de la droite (1). » En rappelant cette phrase de Beau de Loménie, Guy Rossi-Landi remet les meubles à leur véritable place, comme il le fait d'ailleurs pour pas mal d'idées reçues.

Chaque génération a trouvé dans ses rangs des manieurs de plume téméraires qui ont essayé de définir la droite et la gauche en respectant le principe manichéen du tout bien ou du tout mal. Personne n'y a trouvé son compte.

Alors cette différence ne résiderait-elle pas seulement dans des attitudes face à certains événements, par exemple une droite défendant l'ordre et l'autorité et une gauche s'agitant dans un obstiné mouvement progressiste ? Mais là encore, la réalité infirme de telles explications, car il existe des droites particulièrement activistes et réactionnaires (la réaction étant un exemple typique de mouvement) et des gauches diablement conservatrices comme le prouve l'action des différents partis communistes éparpillés à travers le monde.

Autant donc fermer le ban et si *Le Chassé-Croisé* de Guy Rossi-Landi ne réussit pas à résoudre le problème de la quadrature du cercle, il est riche en exemples qui devraient permettre aux amateurs de séparations bien tranchées de redescendre sur terre.

« Pour ma part, guelfe aux gibelins et gibelin aux guelfes, comme autrefois Montaigne, j'accorderai toujours et par principe « mes larmes aux vaincus et ma haine aux vainqueurs ».

Jean-Paul ROUDEAU.

*Pierre MONNIER*, « FERDINAND FURIEUX », Editions l'AGE D'HOMME, 267 pages.

Tous les passionnés de Louis Ferdinand CELINE, dont je suis, auront à cœur de posséder ce livre, recueil de 313 lettres inédites de la période danoise, très longuement commentées par les passionnants souvenirs et des jugements d'une perspicacité rare de Pierre MONNIER.

Ces lettres respirent la connivence, la confiance en des amis sûrs, fidèles et qui font tout pour sauver le nom de l'une des plus grandes gloires de la littérature française du XXème siècle. CELINE a transformé à cent pour cent tout le système romanesque qui ne trouvait alors son inspiration que dans l'enseignement contestable d'une Université sénile. CELINE a redécouvert la passion et la violence verbales que l'on avait déjà connu chez Saint Simon, Léon Bloy, Drumont et Léon Daudet. Il a fait comprendre à ses

contemporains et à nous-mêmes que le fait d'écrire est toujours dangereux, surtout lorsqu'il arrive de se heurter aux hypocrisies de la puissance politique. Il fut sans doute le véritable inventeur de la littérature moderne mais tout le monde ne peut pas grimper sur le même piédestal. Il fut le génie : c'est-à-dire celui qui a créé.

Les amis sont utiles, ils ont pour noms Arletty, Pierre Monnier, Paul Morand, Marcel Aymé, Albert Paraz, Daragnés. Il y en a des dizaines, tous présents au rendez-vous de l'amitié qui ne s'explique pas par une volonté de puissance ou de compromission, mais par une décision concertée de sauver du bateau ce qui peut encore l'être. On ne sauve ni les voiles, ni les mâts, on saute dans une barque, seul moyen de retomber sur ses pieds et sur la terre ferme.

Louis Ferdinand a raison d'être furieux. Il s'agissait alors de republier le « Voyage », ce magnifique témoignage d'une apocalypse toujours devinée. D'ailleurs ayez franchement peur : on y arrive... celle de la fin d'une civilisation qui pourrait dans sa tranquillité, qui s'ennuie de son immobilisme sans astuces. Tout le monde en prend pour son grade. Cette fin de guerre ou le début d'une autre ne fut ni plus ni moins que la perpétuation d'une vengeance qui existe toujours entre les intellectuels se détestant, et Dieu sait si la chasse est ouverte.

Bien entendu, CELINE fit partie des gens mal notés, fallait-il encore savoir qui s'occupait d'organiser un choix. Il y avait sans doute l'inévitable Aragon — déjà et à cette époque — qui présidait aux destinées criminelles du CNE (1) crimes contre l'intelligence pour intelligence avec le bon sens et la réalité. Les lettres révèlent l'individu, d'autant qu'elles n'étaient pas écrites pour êtres publiées. Les souvenirs y sont nombreux, les jugements sur les événements vécus

---

(1) Je rappelle que les Editions Gallimard poursuivent avec une obstination louable la publication des « Cahiers Céline » et que les Editions de l'Herne, il y a quelques années, ont édité d'importants témoignages toujours publiés.

Je signale d'autre part l'existence de la Revue Célinienne (Trolleberg 20, 3200 KESSEL - LO (Belgique) dont j'aurais l'occasion de parler dans un prochain numéro.



aussi, sans parler du souci de défendre ses amis et de voir connue son œuvre.

Ouvrage remarquable qui ressuscite CELINE dans sa vie d'exilé ! Seul un ami pouvait construire ce livre. Ceci est maintenant fait.

Jean-Paul ROUDEAU.

*Dominique BAUDIS*, « LA PASSION DES CHRETIENS AU LIBAN », Editions FRANCE EMPIRE, 260 pages.

Après la lecture de l'étude de Dominique BAUDIS, on sait que depuis au moins un siècle, la communauté chrétienne du Liban s'est installée dans l'habitude de la persécution, comme d'autres s'installent dans la guerre ou dans la maladie. Cette terre qui semblait destinée à abriter la paix et un certain bonheur de vivre s'est transformée en peu de temps en véritable champ de bataille où les passions les plus exaltées, les idéologies les plus rigides et intolérantes s'opposent au bruit du canon et de la mitraille comme si dans le sang, les habitués et souteneurs de chaque camp y puisaient des forces nouvelles pour reculer une échéance qu'il faudra bien un jour régler.

L'opposition violente entre Druzes, Musulmans, Palestiniens et Chrétiens n'est pas un phénomène nouveau (1), et une hospitalité trop généreuse et incontrôlée à l'égard des Palestiniens n'a pas amélioré la nature des rapports souvent tendus entre les différentes communautés.

Déjà, il y a un peu plus de cent ans, le massacre des chrétiens scandalisait à tel point notre consul général à Beyrouth que les notes et les rapports pleuvaient sur le bureau du Ministre impérial des Affaires Etrangères. Mais si le Comte Bentivoglio était sur place et pouvait juger de la tragique situation de ceux que traditionnellement la France s'était engagée de protéger, il n'en était pas de même du Ministère Thouvenel qui faisait la sourde oreille

---

(1) Cf. L'ouvrage de Virgil GEORGHIU « Christ au Liban » édité chez Plon.

pour on ne sait trop quelles raisons d'intérêt supérieur de l'Etat et quelques habitudes propres à la lenteur paresseuse si chère aux diplomates. Mais « l'Empereur est indigné. Il a entrepris des démarches auprès des autres puissances européennes pour organiser une opération militaire. Les Turcs tentent de temporiser, les Anglais plaident en faveur des Ottomans. Mais la Prusse, l'Autriche et la Russie ont donné leur accord à Napoléon III ». Cette question d'Orient commence à agacer sérieusement l'empereur à tel point que « bouleversé par les événements de Damas, Napoléon (a) décidé d'envoyer la flotte française sans même attendre l'accord des autres capitales ». Les Turcs doivent concéder l'autonomie et « durant une cinquantaine d'années, les influences extérieures continuent de s'exercer puisque le droit de surveillance des Européens a été confirmé ».

Les années de la Guerre 1914-1918 connurent le calvaire du Liban, calvaire où tous les partisans de la France et de Rome se virent insulter dans leur conscience et persécuter dans leur corps, car les sbires de la Grande Porte n'y allait pas d'une manière douce pour persuader les uns ou les autres. Les témoignages que Dominique BAUDIS rapporte dans son ouvrage sont suffisamment évocateurs pour qu'ils évitent les commentaires. Le mandat confié à la France sur le Liban et la Syrie en 1920 ne fut que la reconnaissance de l'aide apportée à toutes les communautés chrétiennes martyrisées.

Dans l'indifférence générale et avec la complicité coupable de quelques politiciens imbéciles et de Français n'ayant jamais ouvert un livre d'histoire, les Barbares (par communautés interposées) attaquent toujours les Chrétiens. Malheureusement, M. Giscard d'Estaing n'est qu'un sous-Napoléon III qui préfère sa gloriole aux nécessités de notre vieille Europe fatiguée, depuis trente cinq ans, d'être dirigée par des sots.

Lisez donc Dominique BAUDIS. « La passion des Chrétiens au Liban » nous fait comprendre pas mal de choses. Tant sur la guerre de Syrie de 1942 que sur l'actuelle guerre civile libanaise entretenue par la Syrie.

Jean-Paul ROUDEAU.

*Claude DURAND-BERGER*, « LE DEFI SOVIETIQUE », Editions Jean PICOLLEC, 288 pages.

Ecrit avant l'invasion de l'Afghanistan par les cosaques bolcheviques, le livre de Claude Durand-Berger n'en présente que plus d'intérêt car tout y est dit et prévu. Depuis l'expansionnisme soit disant invincible de l'U. R. S. S. jusqu'aux silences complices de Marchais en passant par les protestations pleurnichardes mais sans effet de l'Occident, chacun y trouve son compte. L'Union Soviétique lance un défi au monde non encore communiste : celui de le mettre sous sa coupe en l'obligeant à passer sous les fourches caudines. Par l'intermédiaire des partis communistes des différents pays occidentaux, les pions (dans tous les sens du terme) sont déjà en place. C'est ce que l'auteur appelle les avant-gardes de l'Armée rouge.

Mais les deux piliers qui soutiennent pour l'instant la stratégie d'invasion sont sans aucun doute la République Démocratique Allemande et Cuba.

La R. D. A. « stimule des mouvements là où ils sont nécessaires », c'est-à-dire à peu près partout, laissant à Cuba l'Amérique latine et une partie de l'Afrique noire. Si la R. F. A. est isolée de ses alliés occidentaux, ce que malheureusement certains souhaitent dans un esprit suicidaire, l'Occident, ou tout au moins l'Europe de l'Ouest peut agiter le drapeau blanc et accepter sans broncher toutes les conditions qui lui seront dictées par les moscoutaires. D'où l'acharnement de tous les P. C. européens, quels qu'ils soient, contre le réarmement de l'Allemagne Fédérale, contre l'installation des nouvelles fusées Pershing sur son territoire qui met Moscou à six minutes de leur portée alors que, partant des Etats-Unis, le but n'est atteint qu'au bout de vingt minutes, ce qui donne aux occupants du Kremlin largement le temps de se retourner.

Cuba est surtout un réservoir d'hommes que l'on a vu à l'œuvre en Angola, en Ethiopie, en Erythrée et quelques mauvais coups doivent bien encore se préparer dans cette Afrique noire qui n'en finit pas de plonger dans la folie sanguinaire. Quant à son action en Amérique du Sud, au-

tant laisser la parole à quelqu'un qui connaît son sujet sur le bout des doigts, à savoir Souslov : « La révolution cubaine n'a pas seulement radicalement changé le visage du pays. Elle a aussi marqué d'une empreinte indélébile le développement de tout le processus libérateur en Amérique. »

Et pendant ce temps, les innocents que nous sommes commercent avec le bloc communiste. Sous prétexte d'arguments humanitaires, on ne fait ni moins que leur vendre des provisions de guerre qu'ils engrangent précieusement. C'est vraiment le monde à l'envers ! Et quand on pense que les responsables occidentaux toujours dupes, toujours cocus, ont cru en toute bonne foi à la mascarade d'Helsinki, c'est vraiment que leur niveau d'incompétence est dépassé depuis longtemps.

En France, Georges Marchais aidé par une dialectique de familier de la foire à la ferraille, patauge d'abord dans l'eurocommunisme. Alors qu'en 1964, il jetait aux orties ceux qui osaient contester l'éminence et l'efficacité des vertus de la dictature du prolétariat (c'était au moment de l'affaire de la cellule Rabelais), on l'entend déclarer en 1976, frappé par on ne sait trop quelle révélation, que le mot dictature ne peut faire penser qu'à Hitler, Mussolini, Franco, etc... C'est ce que l'on appelle savoir manœuvrer l'opinion par l'intoxication, pratique dans laquelle le P. C. est passé maître. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que la quasi totalité de la presse est tombée dans le panneau en commentant avec extase cet heureux revirement. Les augures se mirent alors au travail sans attendre, comme s'il y avait eu trente six manières de faire l'exégèse des propos d'un communiste. Cet assagissement menteur n'eut pour seule conséquence que la constatation d'une poussée communiste lors des élections municipales qui étaient alors proches. Beaucoup déchantèrent, mais il était un peu tard.

En définitive, les différents partis communistes forment un ensemble rigide et homogène et c'est raisonner en inconscient politique que de supposer que le P. C. de tel ou tel pays occidental, fût-ce l'Italie, désavouera intimement les exploits colonisateurs de l'Union Soviétique. L'estrade pu-

blique sur laquelle quelques désignés s'agitent d'indignation n'a qu'un but : celui de donner le change. Maurice Thorez, et je lui fais confiance car il connaissait bien son affaire, prêchait que « nous (les communistes) avons appris à déterminer une tactique qui varie nécessairement en fonction des changements de la situation. Nous avons appris à lancer des mots d'ordre appropriés aux conditions, aux circonstances : nous avons appris à joindre à la fermeté des principes la capacité de manœuvre, la souplesse tactique... » et Claude Durand-Berger de conclure : « L'Eurocommunisme sert les intérêts du défi soviétique. »

Jean-Paul ROUDEAU.

### LIVRES REÇUS

*Alain DENIEL*, « BUCARD ET LE FRANCISME »  
(Ed. Jean PICOLLEC), 48, rue de Laborde, Paris 8<sup>e</sup>.

Une étude par un jeune historien breton du mouvement qui a représenté entre les deux guerres ce que l'auteur appelle « les seuls fascistes français ». Ce volume de 335 pages est la première étude consacrée à Marcel Bucard, fusillé lors de l'épuration en 1946, et à son mouvement. Nous en donnerons dans un de nos prochains numéros l'analyse étendue qu'il mérite.

*Léon GAULTIER*, « CATALINA DE ERAUSO » (Ed. Jean PICOLLEC).

L'histoire extraordinaire de la « nonne lieutenant » qui s'enfuit déguisée en garçon et se fit un nom légendaire dans les troupes de Cortès. Sa vie héroïque et aventureuse fut racontée au 17<sup>ème</sup> siècle dans un drame célèbre dans le répertoire du théâtre espagnol et elle a inspiré un étude, aujourd'hui oubliée, à José-Maria de Heredia. (320 p., in 8<sup>o</sup>).

## Mort de René PELLEGRIN

Nous apprenons la mort, survenue subitement, de notre ami René Pellegrin, qui avait collaboré à plusieurs numéros récents de *Défense de l'Occident*.

*René Pellegrin* était né à Tebessa (Algérie) le 11 octobre 1923, de parents « pieds noirs », descendants de familles établies en Algérie, puis en Tunisie dès les débuts de la pénétration française dans ces pays.

Il passa son enfance et sa jeunesse à Tunis où son père, membre du Grand Conseil, avait fondé en 1920 la société des écrivains de l'Afrique du Nord, laquelle cessa toute activité quarante-et-un ans plus tard, lors des événements de Bizerte.

*René Pellegrin* devint dès 1940 un maréchaliste zélé. Rédacteur au Service de la Jeunesse et des Sports, puis employé au Trésor Tunisien, il adhéra à la section de jeunes du Parti populaire français et, lors du débarquement anglo-américain de 1942, prit parti courageusement contre les envahisseurs.

Il connaîtra alors dix années de proscription. Exerçant à Paris la profession de journaliste, il collabora à de nombreux journaux quotidiens ou périodiques. Il était membre de l'Association des Amis de Robert Brasillach que préside à Lausanne Pierre Favre.

*René Pellegrin* a publié un roman (*Les anges ont perdu leurs ailes*, 1945), un recueil de nouvelles (*La cabane bambou*, 1953), trois essais (*Un écrivain nommé Brasillach*, 1965, *Jacques Doriot communiste*, 1969, *La phalange africaine, La L. V. F. en Tunisie*, 1973) et une *Iconographie de la phalange africaine*, 1975.

Nous donnons ci-après le dernier article destiné à notre revue par *René Pellegrin*.

René PELLEGRIN

## Actualité de Céline : le temps des Céliniens

L'actualité célinienne au cours de cette année 1980, déjà bien avancée, s'est circonscrite autour de plusieurs événements l'un majeur : l'émission *Un homme... une ville*, sur France-Culture, au mois de juillet, les autres mineurs mais non dépourvus d'importance pour les passionnés de Céline.

Des émissions radiophoniques sur Céline il y en eut certes dans le passé, de son vivant comme depuis sa disparition. En 1980 précisément au mois d'avril Gérard Follin nous donne son documentaire sur l'A-2 : *Appelez-moi Ferdinand*, de bonne facture. Celle que nous avons eu le plaisir d'écouter tout au début de l'été grâce à Jean Montalbetti, d'une qualité exceptionnelle tant radiophonique que culturelle, eut le mérite de faire l'objet d'une triple émission d'une heure chacune à une semaine d'intervalle, en début d'après-midi chaque fois. *Un homme... une ville*, ce fut Céline à Paris, de sa prime enfance, l'autre siècle, jusqu'au printemps 1944 qui marque lui aussi la fin d'une époque, pour les Français en tout cas. Le passage Choiseul, le dispensaire de Clichy, la colline Montmartre, autant de domiciles parisiens où s'élaborèrent ses œuvres maîtresses, de *l'Eglise* à *Guignol's Band*. *Un homme... une ville*, ce fut Céline à Copenhague puis à Klaskovgard, la prison, l'exil (d'où il échangea nous le savons maintenant grâce à Pierre Monnier des centaines de lettres pour remonter le courant et gratter un peu d'argent de ses griffes usées). *Un homme... une ville*, ce fut de nouveau Céline à Paris, à Meudon exactement où la trilogie terminale de son œuvre devait le ra-

mener définitivement au rang que les événements lui avaient fait perdre : le premier. Cette émission a réuni outre des journalistes-enquêteurs, des connaisseurs de l'œuvre de Céline parlée, écrite, chantée, des témoins ou écrivains — Philippe Sollers, René Héron de Villefosse, Dominique Rollin — dont les souvenirs et anecdotes enrichiront la connaissance de notre auteur. (On peut se procurer les cassettes correspondantes à ces trois heures d'audition auprès des services de secrétariat de France-Culture).

Nous engageons les céliniens à faire comme nous pour découvrir les nouvelles études consacrées à Céline : passer régulièrement dans les grandes librairies de sa cité et s'enquérir des nouveautés au rayon Céline. Immanquablement il en existe en provenance de nos universités, de l'étranger, de particuliers, de fondations, d'amateurs. *La Revue Célinienne* (Trolleberg 20, 3200 Kessel-Lo, Belgique. Dr Marc Laudelout), s'efforce de tenir cette liste à jour et elle y parvient très bien, comme le démontrent son deuxième numéro et son supplément iconographique. La Belgique est le pays qui présentement se montre le plus digne de l'œuvre, de la pensée et du souvenir célinien. Outre *la Revue Célinienne*, il existe un Club Louis-Ferdinand Céline et une librairie Louis-Ferdinand Céline publiant régulièrement un catalogue des œuvres de Céline — et Dieu sait si elles sont nombreuses et variées les éditions des tirages successifs numérotés ou pas des livres de Céline : une centaine ! De quoi remplir un rayon de bibliothèque. Et ledit catalogue entreprend le relevé des œuvres des disciples de Céline (Albert Paraz, Robert Poulet, Marcel Aymé) et puis celui des auteurs de souvenirs, de mémoires, d'études sur Céline : liste impressionnante que nous ne nous lassons pas de consulter à la recherche du nom inattendu de tel auteur que l'on croyait hors d'atteinte du virus célinien...

A signaler qu'une fois de plus Céline fait une entrée fracassante aux enchères publiques. Lors de la dispersion de la collection Ellenstein. Par sa lettre « dégueulasse » sur Sartre qui le faisait supplier « sous la botte » d'assister aux premières de ses pièces. La lettre estimée 3000 Frs explose à 6200 Frs...



Il serait injuste de terminer ce tour d'horizon de l'actualité celineienne sans faire une place à la bonne volonté de gens de théâtre — ne disposant point des ressources de la radio et de la télévision, pas encore du moins — qui n'hésitent point et cela tous les ans depuis que la personnalité de Céline a crevé le mur des indifférences et des oukases, à monter un ou des spectacles Louis-Ferdinand Céline, à partir de son œuvre ou d'extraits non exclusifs de son œuvre. La dernière en date de ces pièces a été montée par l'Orbe Théâtre. C'est *D'un Céline l'autre*, jouée par Irène Lambelet et Jean-Philippe Guerlais, au Nouveau Théâtre du Gymnase, 1 place de l'Yser - 4020 Liège, à partir du 7 octobre. Honneur à ces authentiques animateurs de théâtre...

René PELLEGRIN.

---

Le Gérant : Maurice BARDECHE

N° Commission Paritaire : 26501

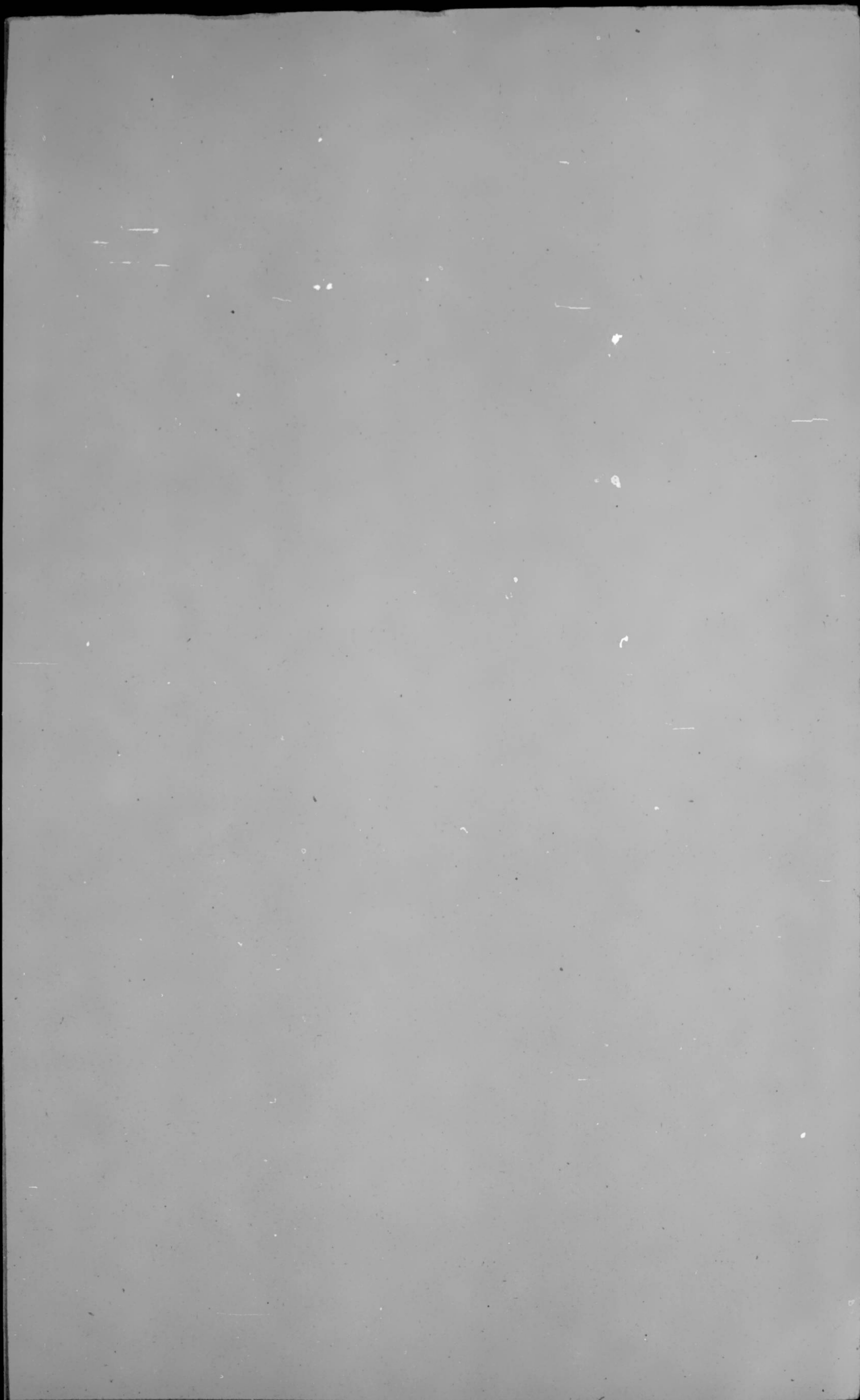
Imprimerie Nouvelle — 79100 THOUARS

Dépôt Légal : Novembre 1980

[illegible text]

[illegible text]

[illegible text]



**Numéros anciens de Défense de l'Occident :**

Première série (1948-1960) : chaque N° 21 Frs

Deuxième série (1960-1975) : chaque N° 21 Frs

Tarif spécial pour quelques numéros devenus très rares.

**Complétez dès maintenant vos collections**



Liste des numéros spéciaux de **Défense de l'Occident** actuellement en vente (chaque numéro fascicule : 21 Frs t. t. c.) :

L'Heure des paysans (1963).

La Jeunesse (1964).

Drames et problèmes de l'Afrique (1965), **prix spécial.**

Où mène le gaullisme (1967), **prix spécial.**

Crimes de guerre des alliés (1965).

L'Agression israélienne et les conséquences (1967).

Les Nouveaux communistes (1968).

Le Rideau de fer bouge (1968).

La Comédie de la révolution (1968).

Les Fascismes inconnus (1969).

Le Fascisme dans le monde (1970).

La croisade antibolchévique, fascicules I, II et III (1974).

La Droite vue d'en face (1975).

Vingt-cinq ans contre l'imposture (1978).

Le Souvenir de Robert Brasillach (1975).